

LENI ORSO



LE DIEU
ENDORMI

LE DIEU ENDORMI

LENI ORSO

Ce livre est une fiction. Toute référence à des événements historiques, des personnages ou des lieux réels serait utilisée de façon fictive. Les autres noms, personnages, lieux et événements sont issus de l'imagination de l'auteur, et toute ressemblance avec des personnages vivants ou ayant existé serait totalement fortuite.

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur ou l'éditeur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Copyright © Juillet 2020 Leni Orso
<https://leniorso.com>
Illustration : Stefan Keller
Tous droits réservés.

Prologue

Il dormait depuis longtemps. Très longtemps. Trop longtemps peut-être. Il sentit un léger fourmillement naître à l'une de ses extrémités. Rien de très dérangeant pour le moment, mais ça réveilla imperceptiblement une partie de son cerveau. Pour l'instant il était bien, confortable et apaisé dans son sommeil. Il n'avait pas envie de bouger, pas envie de se gratter. Il voulait simplement retourner à ses rêves dans lesquels tout était possible. Le fourmillement ne lâchait pas l'affaire alors il décida de se frotter un peu contre la roche à côté de lui. Ça l'apaisa et il en fût content, il allait pouvoir se rendormir quelques instants. Il n'était pas dupe cependant, ça allait bientôt le gratter à nouveau. Et il savait qu'à ce moment-là il serait obligé de se réveiller entièrement. Juste avant de replonger dans ses rêves, il se demanda si son réveil allait de nouveau provoquer la fin d'une civilisation. Puis il se dit qu'il ne pouvait rien y faire pour le moment et se rendormit d'un sommeil un peu plus léger qu'auparavant.

Chapitre 1

C'était la fête du siècle. Ou de l'année au moins. Bon, d'accord, peut-être juste la fête de la semaine, voire même une petite fiesta banale au bord de la mer. Mais, pour moi, c'était la soirée de ma vie. Je n'étais jamais invitée nulle part et là, Emma, une collègue de la boîte de design dans laquelle je venais fraîchement de débarquer, m'avait dit que je pouvais l'accompagner. J'avais fait comme s'il fallait que je vérifie mon agenda, mais en réalité je trépignais intérieurement. Parce qu'évidemment je n'avais rien prévu ce soir-là, comme aucun autre soir d'ailleurs, ma vie sociale étant aussi inexistante que les cheveux sur le crâne de mon grand-père. Lorsque Emma vint me chercher j'étais fin prête : un short en jean tout simple, un top blanc, des sandales en cuir et mes cheveux roux coiffés de façon faussement négligée – coiffure qui m'avait pris une heure pour un résultat plutôt aléatoire si j'en croyais mon miroir.

Nous arrivâmes à la plage en début de soirée. Il y avait très peu de monde, une dizaine de personnes tout au plus. L'ambiance était tranquille et agréable, avec du punch, des saladiers de chips et de la musique cubaine en fond. Suivant Emma, je fis connaissance avec plusieurs personnes, des gens de mon âge pour la plupart. J'avais l'impression d'être dans un rêve, sur la plage, un verre à la main, discutant avec des gens plus cools les uns que les autres. Je me serais presque crue dans une série télé américaine sans ce léger sentiment, probablement infondé, que tout le monde me prenait pour une plouc. Je n'avais tellement pas l'habitude de sortir que je n'étais pas sûre d'avoir les bons réflexes de socialisation. Du coup j'avais opté pour l'option simple de rire de tout en ayant l'air le plus décomplexé possible. Mais vu le regard que me lançaient certaines personnes, je n'étais pas sûre que cette idée soit vraiment la meilleure. Un peu mal à l'aise, je m'éloignai du groupe quelques instants et me dirigeai vers la mer, à quelques mètres de là. J'enlevai mes sandales et laissai les vagues venir doucement me recouvrir les pieds. L'eau était encore un peu fraîche – nous n'étions qu'au début du mois de juin – mais cela ne me déranger pas et me

fit même du bien. Tout avait l'air si simple pour les autres ! Ils discutaient et riaient facilement, alors que moi j'avais l'impression de pas avoir les clés qu'il fallait. Ce n'était pourtant pas l'envie qui me manquait, avoir quelques amis avec qui sortir de temps en temps me ravirait, mais je ne savais pas comment m'y prendre.

— Tu te prends trop la tête !

Je me retournai : Emma se rapprochait de moi, un air jovial sur son visage rond.

— Détends-toi un peu, profite de la soirée !

— Je suis sûre que les gens me trouvent bizarre.

— Peut-être que rire quand Adam a dit que son chien était un Border Collie était un peu étrange. Si t'avais enchaîné avec quelque chose de drôle qui t'étais arrivé avec ce type de chien, ok, mais tout ce que tu as fait c'est de te replonger dans ton verre. Avoue que d'un point de vue extérieur c'est un peu surprenant.

Je soupirai : elle avait raison.

— Comment on fait ? Je sais pas faire, je suis nulle.

— Mais non t'es pas nulle ! Donne toi le temps d'être à l'aise. Et t'es pas obligée de rire ou sortir une blague à chaque phrase pour que les gens t'apprécient. Sois toi-même, c'est largement suffisant.

Je me détendis un peu. La montagne que j'avais devant moi était devenue un peu moins effrayante à grimper. Je n'avais plus qu'à commencer l'escalade. J'allais retourner vers le groupe et, avec toute l'assurance que j'avais – c'est-à-dire quasiment aucune – j'allais tenter de me fondre dans la masse. Mon objectif de la soirée : parler avec quelqu'un que je ne connaissais pas. Je vidai mon verre d'une traite, failli m'étouffer avec le rhum un peu trop présent et me retournai vers les amis d'Emma, bien décidée à faire de cette fête un moment agréable.

L'atmosphère changea radicalement lorsqu'un cri rauque retentit près de nous, suivi d'un gargouillement ressemblant au bruit de l'eau aspirée dans un siphon. Une silhouette émergea de la dune quelques mètres sur notre gauche. C'était un vieux type à l'allure dégingandée qui se dirigeait vers la mer. Il émanait de lui quelque chose d'étrange qui mettait mal à l'aise. Quelqu'un éteignit la musique et le silence se fit autour de moi. Je n'entendais plus rien, à

part le souffle du vent et la respiration saccadée d'Emma. Elle avait peur. Moi aussi, mais un peu seulement. Je crois que l'excitation était plus forte : j'avais enfin décidé d'essayer de sortir de ma coquille et de commencer à vraiment profiter de la soirée, ce gars n'allait quand même pas tout gâcher ! Plus tard, je me dirais que j'étais complètement folle d'avoir fait ce que j'avais fait, mais sur le coup, j'étais trop dépitée — et probablement un poil saoule à cause du punch un peu trop corsé – pour réfléchir correctement.

— Hey, espèce de vieux plouc ! Tu te prends pour qui ? Dis-je d'une voix forte. Tu crois vraiment que tu peux te pointer ici et nous pourrir la fête ?

Emma me regarda, livide, les yeux exorbités.

— Mais qu'est-ce que tu fous Clara ! Articula-t-elle silencieusement.

Gonflée d'une adrénaline sortie de je ne sais où, je lançai un regard confiant à Emma et m'approchai du perturbateur. Personne autour ne pipait mot.

— Franchement, la plage fait des kilomètres de long et tu choisis pile cet endroit ?

L'homme était de dos et je ne distinguais pas vraiment à quoi ressemblait. Il avait l'air vieux et crasseux, et ça me suffisait pour garder une distance respectable entre lui et moi. J'étais peut-être un peu pompette, mais pas complètement inconsciente. Sa silhouette frêle ne me semblait pas particulièrement dangereuse, ce qui me rassura. Et puis, si jamais il décidait de me chercher il me trouverait, moi et mes quelques années de taekwondo. Un coup de pied bien placé et adieu ses roubignolles. Facile Émile ! Je me sentis soudainement gonflée de confiance, plus rien ne pouvait m'atteindre à cet instant précis. J'allais être la sauveuse de la situation, l'héroïne de la soirée, celle dont on parlerait avec admiration et les yeux brillants, en lâchant même une petite larme au souvenir de mon courage. On m'encenserait et on m'inviterait à toutes les fêtes, je serais LA fille à connaître et à fréquenter, celle qui avait éjecté un mec trop bizarre à la fête de la plage et qui avait sauvé la soirée. C'était facile finalement !

Mais ça, c'était avant que l'homme ne se retourne. Parce qu'à ce moment-là, tout s'envola : ma confiance, mes rêves de gloire et

même le petit sourire narquois qui s'était formé sur mes lèvres. Non, lorsqu'il se retourna, il ne resta plus que mon visage décomposé et ma mâchoire tombant sur ma poitrine. Ça et la peur bien entendu. Elle s'insinua dans les moindres recoins de mon être, se logea au plus profond de mon crâne et me laissa tremblante, les jambes en coton et le corps soudainement frigorifié.

L'homme... je ne sais même pas si je pouvais parler d'un homme, car je n'étais pas sûr qu'il soit complètement humain. Ce dont j'étais sûre en revanche, c'est que je n'avais jamais vu quelque chose d'aussi laid. La créature flottait dans un imper gris beaucoup trop grand pour elle. Son visage était verdâtre et si maigre qu'on voyait les contours de son crâne. Sa peau tombait comme si elle avait maigri d'un seul coup, dévoilant d'immenses yeux verts et jaunes. Elle avait quelques cheveux sur le crâne, longs, blancs et fins. Des mains et des jambes squelettiques sortaient du manteau, et je me demandai en la voyant comment elle pouvait tenir debout. Ses lèvres étaient figées dans un rictus effrayant encadré par une bave mousseuse.

L'être ouvrit la bouche et un gargouillement abominable en sortit, accompagné d'une odeur épouvantable de poisson pourri. En plus d'avoir les jambes molles, j'avais maintenant la furieuse envie de laisser ce que j'avais ingurgité un peu plus tôt ressortir sur le sable de la plage. Adieu chips et punch ! L'homme se tourna vers la mer, fit quelques pas hésitants dans sa direction puis s'écroula, visiblement trop faible pour marcher plus. Sans trop savoir pourquoi, je m'avançai un peu vers lui, alors qu'Emma, les yeux toujours exorbités tentait de me retenir en tirant fermement le bras.

— Mais qu'est-ce que tu fous ! répéta-t-elle.

— Il a l'air d'avoir besoin d'aide, répondis-je pour me justifier.

Toujours tremblante, je me libérai de son emprise et m'approchai un peu plus de la créature qui était au sol. Pantelante, elle tentait de ramper vers l'océan, mais sans réel succès. Là d'où j'étais, je la distinguais mieux et je me rendis compte que sa peau verdâtre avait de discrets reflets argentés. Sur ses bras et ses jambes, elle était comme desséchée à l'extrême, prête à craqueler. Le type n'avait sûrement jamais utilisé de crème hydratante de sa vie. Il poussait

des râles tout en rampant, avançant centimètre par centimètre. À bout de force, il finit par s'effondrer entièrement, la tête dans le sable, le corps secoué de petits spasmes. Il me semblait qu'il était en train de pleurer. Le voir ainsi me fit étrangement de la peine, et je n'eus soudain plus peur de lui. Je voulus m'approcher un peu plus, mais son odeur abominable m'en empêcha, et j'eus un haut le cœur que j'eus toutes les peines du monde à contenir.

— Vous avez besoin d'aide ?

Question idiote. Bien sûr qu'il avait besoin d'aide : ce type n'était littéralement plus qu'un paquet d'os dans une coquille de peau sèche. Il leva la tête vers moi et plongea ses yeux dans les miens. Je n'en avais jamais vu d'aussi beaux. Ils étaient d'un vert très profond et étaient parsemés de petites taches jaunes en forme d'étoiles. Je me sentis hypnotisée. Aussi, lorsqu'il tendit la main vers moi, je tendis la mienne vers lui. Mais, au moment où nos doigts se touchèrent, il y eut un léger « pop » dans l'air et l'homme explosa. Oui, il explosa. Littéralement. Sa peau, devenue de plus en plus sèche, commença par se craqueler puis se déchira brutalement en de multiples endroits, et ses os semblèrent fondre pour se mélanger à un liquide visqueux et malodorant qui se répandit partout. Y compris sur moi. Je fus ainsi couverte d'une espèce d'épaisse écume puante. C'en était trop pour mon estomac, qui décida de lâcher l'affaire, et je vomis mes tripes dans le sable devenu froid.

Chapitre 2

Il faisait chaud. Beaucoup trop chaud. Coincée derrière mon écran, j'avais du mal à me concentrer sur la maquette de catalogue que je devais mettre en place. Je n'avais qu'une hâte, que la journée se termine et que je puisse enfin aller faire ma petite virée en mer. Je n'étais pas retournée à la plage après ce qu'il s'était passé la semaine dernière, par manque de temps mais aussi à cause du stress que la soirée avait généré. Pour tout dire, j'avais un peu peur d'y retourner. En même temps, se faire exploser dessus n'était pas commun, et se faire arroser par les restes d'une créature probablement non humaine l'était encore moins. J'en faisais des cauchemars toutes les nuits, rêvant encore et encore que le liquide puant s'infiltrait en moi et me faisait muter en une créature verte à la peau sèche qui gonflait jusqu'à exploser. Autant dire que chaque réveil était un peu compliqué. Du coup ce matin, je m'étais décidée à prendre le taureau par les cornes et à effacer ce mauvais souvenir. Comme on dit, lorsque l'on tombe de cheval il faut tout de suite remonter. Bon, je n'étais pas sûre que l'expression convienne vraiment à ma situation, mais toujours est-il que j'avais décidé de prendre ma planche et de retourner à la plage, d'autant que la fin de la journée était aussi synonyme de vacances pour trois semaines. Je n'allais pas me faire exploser dessus par un gars fait de mousse de poisson pourri une deuxième fois, si ?

À 15 heures je me décidai à faire une pause-café. J'étais devenue une petite vedette dans la salle de repos, la faute à Emma qui avait raconté en long en large et en travers comment la soirée avait viré court et pourquoi un léger parfum iodé me collait à la peau depuis. L'odeur de la mer ne m'aurait pas gênée – c'est même quelque chose que j'appréciais en général – si elle n'avait pas été accompagnée d'un relent de décomposition. J'avais eu beau me laver des dizaines de fois, je n'arrivais pas à m'en débarrasser. Du coup je m'étais tartinée de crème à la coco pour camoufler l'odeur, mais il s'était avéré que la combinaison noix de coco/poisson pourri avait une légère tendance à donner envie de vomir. J'avais donc fini

par me faire une raison et décidé d'attendre que cette douce fragrance s'en aille d'elle-même, pour mon plus grand plaisir et celui de mes collègues qui évitaient du coup de m'approcher de trop près ! Cette fois, la salle de pause était vide, ce qui n'était pas pour me déplaire. J'étais un peu usée de raconter, re-raconter et raconter encore mes péripéties alors que tout le monde avait déjà les détails les plus croustillants. Le sujet avait même éclipsé celui des petits tremblements de terre qu'on ressentait régulièrement depuis quelques semaines. Moi qui voulais que l'on me remarque et qu'on me trouve cool, j'étais servie. Un peu trop même. Mais j'imagine que c'était ça, les aléas de la célébrité.

La plage était déserte. Assise derrière le volant de mon mini-van, je regardai la longue bande dorée qui s'étalait sur des kilomètres. Il n'y avait personne à la ronde. Les premiers jours quelques curieux s'étaient pressés pour voir l'endroit où, disait-on, un gars avait explosé, mais ils s'étaient bien vite désintéressés de l'affaire. Tout comme la police d'ailleurs. Je ne pouvais pas leur en vouloir, car il n'y avait absolument aucune trace sur la plage. La créature s'était littéralement transformée en écume qui avait rapidement été avalée par l'océan. Les enquêteurs m'avaient posé tout un tas de questions, mais ils ne me croyaient clairement pas et avaient plutôt l'air de penser que nous avions été victimes d'une hallucination collective probablement due à l'alcool. J'aurais presque pu finir par y croire – le punch était un peu corsé après tout, et je ne tenais pas l'alcool – si ce n'était l'odeur pestilentielle que je dégageais. Du coup, ils classeraient probablement l'affaire dès qu'ils le pourraient.

Je descendis du van en tentant d'ignorer le stress qui s'emparait de moi. J'avais décidé d'aller naviguer, d'effacer tous ces mauvais souvenirs et je le ferai ! Un bon coup de vent dans les neurones et ça irait bien mieux. J'ouvris les portes arrières de mon petit camion, me saisis de ma combinaison en néoprène bleue et sortis ma voile puis ma planche, que je posai sur la plage. Préparer mon matériel me reposa l'esprit. Dérouler la voile, la fixer au mat puis au wishbone, tous ces gestes devenus naturels et presque mécaniques

au fil du temps me permirent d'évacuer la tension qui s'était accumulée depuis la semaine dernière. La voile terminée, je passai à ma planche. Je caressai doucement la surface lisse en fibre de carbone et souris : j'avais cassé ma tirelire pour me l'acheter il y a quelques années, mais je n'avais jamais eu aucun regret, car elle m'avait permis de faire des sorties fantastiques. J'en avais vécu des moments incroyables avec elle, des escapades dans des petites criques et des chutes en boulet de canon. Je tombais rarement mais toujours avec panache, et s'il y avait un concours des plus belles chutes, nul doute que j'en sortirais championne.

Après avoir fixé l'aileron au flotteur, je troquai mes vêtements contre ma combinaison puis enfilai mon harnais. Une fois tout le matériel superflu rangé dans le camion, je mis mes deux éléments à l'eau et les fixai l'un à l'autre. Là, immergée dans l'eau jusqu'aux hanches, je sentis tous mes soucis s'envoler. J'étais dans mon élément. Il n'y eut plus ni monstre, ni fête, ni cauchemar, ni popularité : il n'y avait plus que moi et l'océan. Je grimpai sur la planche, et après avoir remonté la voile avec le tire-veille, les pieds bien fixés autour de mon mât, je saisis mon wishbone et m'éloignai de la côte. Une fois dans les hautes mers, j'accrochai mon harnais et calai mes pieds dans les footstraps. Le temps était parfait aujourd'hui, ma session de windsurf promettait d'être très agréable. Je pris de la vitesse très vite. Je filai sur les flots, caressée par le souffle du vent qui faisait aussi danser mes cheveux roux. Plusieurs fois ma planche décolla et j'avais à chaque saut la sensation de m'envoler. C'était grisant. Tous mes réflexes de véliplanchiste revinrent très naturellement ; mon corps s'équilibrait de lui-même avec la voile, tantôt en avant, tantôt en arrière dans les positions optimums pour conserver ma vitesse sans tomber.

Je naviguais depuis bientôt une heure lorsque le temps changea brusquement. Je savais qu'il était imprévisible – ce qui ne m'empêchait pas de toujours regarder la météo avant chaque sortie – mais là ce n'était pas commun. Le vent se leva violemment d'un seul coup et gonfla ma voile au maximum. Je me sentis filer à toute vitesse sur les flots. Les vagues autour de moi s'agitèrent et grossirent, m'emportant avec elles au large. La mer se déchaîna et

le vent se mit à souffler si fort que je ne m'entendais même pas respirer. Accrochée à mon wishbone, je n'osais plus rien lâcher de peur de tomber et de me noyer. Derrière moi, je voyais la côte s'éloigner de plus en plus sans que je ne puisse rien y faire. Le vent était tellement fort que je ne pouvais plus me diriger. Finalement, une bourrasque plus puissante que les autres me fit chavirer, mon harnais se décrocha sous la violence et je fus aspirée dans les eaux tourbillonnantes de la mer en furie tandis que ma voile s'écrasait dans les flots. Prise dans les courants violents, j'essayai de garder la tête hors de l'eau, mais les vagues m'en empêchaient. Dès que j'arrivai à remonter à la surface, une vague s'écrasait sur moi et m'entraînait vers le fond. J'avais beau me débattre, rien n'y faisait. La mer était plus forte. Je réussis à remonter une dernière fois, crachant l'eau salée que j'avais avalée. Je n'eus qu'un instant de répit, une dernière seconde lors de laquelle je remplis mes poumons d'air, puis une vague gigantesque s'abattit sur moi.

Je fus alors emportée dans les profondeurs de l'océan. Il m'apparut très clairement à cet instant que j'allais mourir noyée, et je me demandai ce qu'il adviendrait de mon corps. Allait-il dériver et s'échouer sur une côte ? Quand se rendrait-on compte de ma disparition ? Ma mère allait pleurer, c'est sûr. Elle me ferait une belle cérémonie funéraire et dirait à tout le monde que l'eau était mon élément depuis toujours et qu'au moins j'étais partie en faisant ce que j'aimais. Je suppose que c'est plutôt une chance.

J'avais maintenant abandonné toute lutte contre l'océan. Je m'avouai vaincue face à sa puissance. Je ne distinguais plus la surface et ne voyais pas le fond non plus. J'étais dans l'entre deux. Entre l'air et la terre, entre la vie et la mort. J'étais bien, apaisée. J'étais prête à ouvrir la bouche et à laisser l'eau prendre possession de moi, m'abandonner complètement, lorsque je vis une main jaillir depuis mon dos, m'entourer le cou et s'approcher de ma bouche. Lorsque les longs doigts aux reflets argentés et aux ongles pointus comme des poignards effleurèrent mes lèvres, la peur refit surface un instant. Mourir noyée pourquoi pas, mais la gorge tranchée par des griffes non merci ! J'étais prête à me débattre et à défendre chèrement ma vie – ou plutôt ma mort – mais lorsque la main étrangère se plaqua contre ma peau, le contact fut si doux que toute

crainte s'envola. Je sentis un objet lisse s'insérer dans ma bouche et mes narines, et j'eus à peine le temps de me dire que la Grande Faucheuse avait une façon bien étrange de récolter les âmes que le noir se fit autour de moi et que je me sentis partir pour un autre monde.

Chapitre 3

Le réveil fut brutal. J'étais allongée sur une surface lisse, froide et dure comme de la pierre. J'avais l'impression d'avoir bu trois piña colada et un rhum-coca la veille – synonyme de cuite légendaire pour moi qui était presque saoule au bout d'une bière en temps normal – et qu'un 36 tonnes s'était amusé à me rouler sur l'intégralité du corps. Plusieurs fois. Et probablement que le conducteur riait à gorge déployée lorsqu'il m'écrasait tous les os. En somme, ma tête était en train d'exploser plusieurs fois en même temps et chaque mouvement déclenchait une salve de douleur qui me parcourait des pieds à la tête. Douleur que la couche rigide sur laquelle je me trouvais n'aidait pas. Je crus un moment que j'avais perdu la vue, puis me rendis compte que j'avais en réalité les yeux fermés, ce qui me soulagea. Un instant seulement, car je remarquai qu'ils étaient comme soudés et qu'il m'était impossible de les ouvrir. Super le paradis ! J'avais espéré mieux après ma mort, peut-être un endroit tranquille et cotonneux, où je serais apaisée et où je pourrais manger à volonté tous mes plats préférés en flottant dans les airs. Là, percluse de douleur comme si je m'étais jetée d'un pont et incapable d'ouvrir les yeux, c'était plutôt l'enfer ! Mon cœur s'arrêta un instant. Et si j'y étais justement ? Cette idée me fit frémir. C'est vrai que je n'avais pas été exempte de défauts durant ma vie sur terre, mais on ne pouvait pas dire que je méritais l'enfer non plus, moi qui ne faisais même pas de mal aux mouches. Bon, j'avais peut-être dégomme deux ou trois ou mille moustiques à coup de savate ou de papier journal, mais c'était clairement de la légitime défense à chaque fois : hors de question que je les laisse me vider de mon sang.

Je levai ma main droite vers ma tête dans l'intention de me palper et voir ce qui gênait mes yeux. Le geste déclencha un éclair qui me vrilla le dos et je laissai échapper un gémissement de douleur, mais je continuai mon mouvement. Ma peau était sèche et enduite d'une fine pellicule légèrement collante qui semblait recouvrir une bonne partie de mon visage, à l'exception de mon nez et de ma bouche. En

tâtant, je découvris à la base de mon cou une extrémité de ce masque poisseux et réussis à l'enlever en tirant doucement. Une fois complètement retiré, je le sentis se désintégrer dans ma main, y laissant une trace humide. Lentement, sans bouger, j'ouvris les yeux. Tout était bleu autour de moi et je ne distinguais pas grand-chose. Je tentai de bouger la tête pour avoir une vue globale de l'endroit dans lequel je me trouvais, mais mes cervicales n'étaient pas de cet avis et me le firent savoir : une douleur fulgurante me traversa la tête, se mêlant à la migraine toujours présente, et me cloua au sol, m'arrachant un cri de douleur.

— Il y a quelqu'un ? Murmurai-je d'une voix tremblante. IL Y A QUELQU'UN ? Criai-je alors que personne ne me répondait.

L'humour qui me servait d'habitude à désamorcer toutes les situations dans lesquelles je pouvais me trouver laissa place à la peur et je me mis à pleurer. J'étais dans un endroit inconnu, seule, et mon corps n'était plus que douleur. Je ne savais pas si j'étais morte, vivante ou entre les deux, ni ce qui pouvait bien m'attendre.

— À l'aide ! Aidez-moi ! Je vous en supplie, ne me laissez pas seule ici !

Personne ne répondit. Je n'entendais rien, rien d'autre que mon souffle et mes propres sanglots. J'étais terrifiée, paniquée même. J'essayai à plusieurs reprises de bouger, mais ma migraine était si intense que ce n'était pas possible, et je finis par avoir des vertiges. Tout semblait tanguer autour de moi et je n'étais plus sûre que le plafond soit réellement le plafond. Mon malaise s'accrut et je finis par m'évanouir et sombrer dans un profond sommeil sans rêves.

Lorsque je me réveillai, je ne sus pas combien de temps j'avais dormi. Peut-être des heures, mais j'avais l'impression que c'étaient des jours. Ma tête ne me faisait plus souffrir, et mon corps semblait s'être remis de ses courbatures. En fait, je me sentais totalement reposée, et même en pleine forme. Tout était toujours bleu autour de moi, à ce niveau là rien n'avait changé. Je remuai lentement la tête, un peu crispée à l'idée d'avoir mal, mais ce ne fut pas le cas.

Soulagée, je m'appuyai sur mes coudes puis mes mains et me redressai sur mon séant.

Je me trouvais dans une pièce carrée aux murs lisses, sans aucune fenêtre ni porte. Au plafond, des néons diffusaient une lumière bleutée uniforme dans toute la chambre, qui ne contenait rien à part le lit sur lequel j'étais allongée. Lit qui était en fait un cube transparent duquel émanait une faible lueur, bleue également. Je décidai de me lever et de chercher une ouverture dans le mur. Il devait bien y en avoir une quelque part. Je tâtai la paroi à côté de laquelle reposait ma couche. Elle était parfaitement lisse, sans aucune aspérité. Le mur voisin également. Lorsque je m'approchai du troisième côté de la pièce, il devint complètement transparent. Et ce que je vis de l'autre côté me laissa pantoise.

Derrière la fenêtre, il y avait de l'eau. Pas comme si j'étais dans une maison sur la plage, non. De l'eau comme si j'étais dans un aquarium. Je ne voyais ni le ciel ni la terre, mais simplement l'eau. Je vis une multitude de poissons aux couleurs et aux tailles différentes passer devant moi, en banc ou en solo. Plus loin sur la gauche il y avait une forêt d'algues immenses desquelles émanait une lueur violette, et sur la droite plusieurs cavités étaient creusées dans une roche gigantesque. En me penchant je réussis à distinguer ce qui ressemblait à d'énormes coraux orange et roses, et des pierres lisses recouvertes de petites algues où se cachaient de petits poissons jaunes. C'était une vision magnifique et terrible à la fois. Je n'étais pas claustrophobe, mais là je me sentis étouffer par le poids de l'eau qui m'entourait. J'étais dans une boîte, une boîte quelque part au fond de l'océan.

Je me laissai tomber sur le sol, suffoquant et prise par la peur. Je sentis mon cœur s'accélérer et j'eus du mal à respirer. Comment allais-je pouvoir sortir d'ici ? Et où se trouvait cet « ici » ? J'allais appeler au secours lorsque j'entendis un léger chuintement sur ma gauche. Une porte venait de s'ouvrir au milieu du mur. Une silhouette humanoïde se tenait dans l'encadrement, duquel émanait une lumière blanche.

— Vous êtes donc réveillée, dit froidement une voix masculine.

Lorsque la créature entra dans la pièce, je voulus me fondre dans la vitre derrière moi et ma panique s'amplifia. Ce que j'avais devant

moi n'était pas humain, bien qu'il ressemblât à un homme. C'était un être assez grand, à la peau légèrement verte et argentée recouverte de ce qui me semblait être de discrètes écailles. Il portait un pantalon jaune bouffant surmonté d'une ceinture marron assez large mais pas de chaussures, ce qui me permit de constater que ses pieds nus étaient légèrement palmés. Son torse était recouvert d'un fin haut blanc sans manches sur lequel il portait une veste bleue dans une matière qui ressemblait à du cuir, elle aussi sans manches. Ses bras étaient minces mais musclés, et il avait des mains délicates aux ongles longs et acérés. Son visage était lui aussi fin et ses traits étaient doux, bien qu'il affichait une expression sévère. Il avait de longs cheveux bruns parsemés de fils argentés, regroupés en une coiffure complexe ressemblant à une grosse natte composée de centaines d'autres tresses. Son nez était quasi inexistant, et ses lèvres étaient si fines que je ne pouvais pas les distinguer d'où j'étais. Je pouvais cependant voir ses yeux, deux billes vertes parsemées d'étoiles jaunes, qui me firent penser à ceux de l'homme de la plage. En me plongeant dans son regard je me sentis étonnamment détendue. J'étais dans un lieu inconnu en face d'une créature étrange, j'avais donc toutes les raisons du monde de paniquer et d'hurler à la mort, mais je me sentais étrangement en sécurité. Ce qui était d'autant plus surprenant que la personne en face de moi avait un air plus dur que celui qu'avait pris ma mère lorsque j'avais cassé la vitre du salon en jouant au basket lorsque j'avais 11 ans. Et croyez-moi, j'avais passé un sale quart d'heure à ce moment-là.

— Bonjour, je m'appelle Clara, dis-je en tentant de sourire pour dérider l'inconnu en face de moi, sans succès. Où je suis ? Qui êtes-vous ?

L'homme ne répondit pas. Il continua simplement de me fixer, ses sourcils inexistantes toujours froncés et la mine refermée.

— Ah mais vous ne devez pas me comprendre. Je viens de la terre, de la SUR-FA-CE, articulai-je en pointant le doigt vers le haut. CLA-RA, dis-je en ramenant le doigt vers moi. SUR-FA-CE répétais-je, l'index en l'air.

— Je comprends parfaitement ce que vous dites, votre langue n'est pas ce qu'on pourrait appeler compliquée, me répondit-il d'un

ton neutre.

Je restai le regarder, le doigt toujours en l'air, me sentant parfaitement idiot. Il n'aurait pas pu le dire plus tôt, au lieu de me laisser me ridiculiser ? En même temps, c'est vrai qu'il s'était manifesté en parlant ma propre langue... Je remis mon index à sa place initiale et me remis debout lentement, toujours collée à la vitre.

— Vous êtes qui ?

— Lon.

— Je suis où ?

— Vous êtes chez moi.

— Et c'est où, chez vous ?

— Suivez-moi, m'ordonna-t-il sans me répondre.

Il sortit de la pièce et, après une courte hésitation, je le suivis. Je n'avais de toute façon pas vraiment le choix, la pièce dans laquelle je me trouvais ne semblant compter aucune autre issue. Je sortis donc à sa suite, un peu stressée mais toujours rassurée par la présence reconfortante bien qu'étrange de Lon. Dans quel pétrin m'étais-je fourrée ?

Chapitre 4

Lon m'emmena à travers un dédale de couloirs se ressemblant tous. On tournait tantôt à droite, tantôt à gauche et des corridors aux parois blanches et lisses se succédaient les uns aux autres. Il n'y avait rien sur les murs, aucune plante au sol ni même de meubles d'aucune sorte. En bref, ils n'avaient pas vraiment le sens de la déco ici. À chaque fois que l'on tournait dans une nouvelle direction, j'avais l'impression d'être revenue au début du couloir, et de faire encore et encore le même trajet. Lon marchait devant moi silencieusement sans répondre à aucune des questions que je lui posais. Je ne sus donc ni où j'étais, ni ce qu'il était, ni comment j'étais arrivée et encore moins si j'étais toujours vivante. C'était comme si je n'étais pas là. Mais malgré tout ça, je n'arrivais pas à m'affoler. Ni même à m'affoler de ne pas m'affoler, alors que la situation était vraiment étrange. Mon esprit semblait accepter tout ce qui se passait comme si c'était normal, et je ne comprenais pas pourquoi.

Après plusieurs minutes de marche, nous débouchâmes enfin sur autre chose qu'un couloir blanc. Il s'agissait d'une immense pièce ronde recouverte d'un dôme dont une moitié était transparente et donnait à voir l'extérieur, un jardin aquatique aux plantes sous-marines qui brillaient de multiples couleurs. Le spectacle était saisissant. Je voulus m'approcher, mais Lon me lança un regard sans équivoque et je me remis à le suivre. La pièce ne contenait rien d'autre que des bancs faisant face à l'extérieur et un grand trône – blanc lui aussi, quelle surprise – situé en son centre, sur une estrade ronde. Y était assise une femme d'apparence similaire à celle de Lon, à la différence de ses cheveux. Ils étaient plus longs encore – ils lui tombaient jusqu'aux pieds malgré les tresses qui les retenaient en une coiffure sophistiquée – et étaient ceints d'une petite tiare en nacre. Un poulpe y était sculpté : l'avant de la couronne figurait la tête de l'animal, tandis que ses nombreux tentacules en formaient les côtés. Elle portait une longue robe blanche retenue à la taille par un fin lacet, laissant voir ses pieds nus, également légèrement

palmés. Malgré son air strict, elle dégagait une impression de sérénité.

— Vous voilà donc réveillée ! lança-elle d'une voix grave et profonde. Nous vous attendions.

Elle désigna la dizaine de créatures qui l'entourait. Tous portaient des toges colorées, et tous étaient pieds nus. Seul Lon portait un pantalon.

— Quel est votre nom ? me dit-elle en me faisant signe d'approcher.

— Clara. Puis-je connaître le vôtre ?

— On m'appelle Yen, répondit-elle avec un léger sourire. Et vous êtes ici à Osseani, mon royaume des profondeurs. Vous êtes la première humaine que je vois avec des cheveux aussi flamboyants.

— Parce que vous avez déjà rencontré des humains ?

— On peut dire ça, oui.

— Comment suis-je arrivée ici ?

— Nous étions... en expédition et Mar vous a vu dans l'eau, dit-elle en désignant un être aux cheveux courts portant une robe bleu turquoise. Bravant tous les interdits, elle a décidé de vous sauver la vie. Il n'était pas possible de vous remonter à la surface à cause de la tempête alors elle vous a ramené directement à la cité.

Je sentis une tension dans sa voix. Aurait-elle préféré que Mar me laisse me noyer ?

— Mar vous a déposé dans une chambre de stase pour que vous puissiez reprendre des forces, et vous voilà trois heures après, fraîche comme si rien ne s'était jamais passé, rajouta-t-elle sans se départir de son sourire que je commençais à trouver effrayant.

— Trois heures ? Vous voulez dire que ça ne fait que trois heures que je suis ici ? J'ai l'impression d'avoir dormi une éternité.

— La chambre de stase fait souvent cet effet. Cela vient du fait qu'elle vous plonge en état très profond de sommeil pour pouvoir agir sur le corps.

— Agir sur le corps ?

— Elle vous guérit de vos afflictions. J'imagine que vous n'avez plus mal nulle part. Apprenez par ailleurs qu'elle vous a guéri de toutes les maladies dont vous pouviez être atteinte.

Il me fallut un temps pour digérer cette information. Il existait sur notre planète une machine – une pièce plutôt – capable de tout guérir. C'était incroyable !

— Bien, maintenant que nous avons fait les présentations, mettez-vous à votre aise. Explorez la cité et apprenez à vous y déplacer. Elle regorge de lieux incroyables et fascinants. Vous n'aurez pas assez de votre vie pour en découvrir les merveilles, croyez-moi. Et qui sait, d'ici quelques années vous pourrez peut-être sortir nager dans notre parc. Il contient des espèces que vous n'avez jamais vues chez vous.

— Quelques années ? Je n'ai pas l'intention de rester ici quelques années, ni même quelques mois. Quelques jours me suffisent largement. Mais je vous remercie pour votre hospitalité, rajoutai-je en souriant.

Yen plongea ses yeux violets dans les miens, le sourire toujours aux lèvres. Elle étouffa un petit rire.

— Quelques jours ? Mais vous ne sortirez jamais d'ici !

Je restai interdite devant cette affirmation.

— Mais... et ma famille ? Mes amis ?

— Vous ne serez pas la première à avoir disparu en mer.

— Vous ne pouvez pas me garder ici contre mon gré !

— Mais je vous en prie, sortez, remontez retrouver votre terre chérie ! Avec un peu de chance vous arriverez à prendre une respiration assez grande pour franchir les 15 kilomètres qui vous séparent de la surface sans mourir ! Votre espèce fait déjà bien trop de dégâts, il n'est pas question que les vôtres apprennent notre existence. Nous tenons à notre vie, à notre cité et à nos profondeurs. Nous n'avons pas besoin de ça. Surtout en ce moment.

— Je suis donc condamnée soit à la prison, soit à la mort.

— N'exagérez pas. Votre vie ici sera agréable, probablement plus que sur terre. Vous aurez à boire, à manger, de quoi vous vêtir et vous divertir. Vous pourrez vous promener où vous le souhaitez et, lorsque vous serez prête, vous pourrez faire des excursions à l'extérieur. Je ne pense pas que cela s'apparente à de la prison.

— Je ne verrais plus les miens.

— Vous vous y ferez. Laissez-nous maintenant, nous avons à parler.

Le ton de Yen était sec et impérieux malgré le sourire qui ne quittait pas son visage. J'étais déboussolée. Je regardai Lon, mais il m'ignora. Son visage ne montrait aucune émotion. Quel était donc ce peuple qui traitait les étrangers ainsi ? J'étais à la fois furieuse et abasourdie. Le choix que j'avais n'en était pas un.

— Vous auriez dû me laisser me noyer, ça aurait été moins cruel, dis-je en m'éloignant.

— Plaignez-vous à Mar, c'est elle qui a pris la décision de vous sauver.

J'étais assise sur un banc face au parc aquatique. Derrière moi, Yen et sa cour discutaient de choses que je ne comprenais pas. D'une part parce que j'étais un trop loin pour bien entendre ce qu'ils se disaient, et d'autre part parce qu'ils s'exprimaient en un langage qui m'était inconnu, mélange de mots, de claquements de langue et de bruits de bouche. Je me sentais perdue, dépassée par les événements. J'avais l'impression de subir tout ce qui m'arrivait depuis la fête sur la plage, de ne pas être maîtresse de ma vie. Le sentiment était pesant. Incapable de penser correctement, ressassant encore et encore les mêmes choses, je m'approchai de la vitre. Le spectacle à l'extérieur était incroyable. Des algues de tailles différentes s'étendaient à perte de vue, certaines aussi petites que l'herbe et d'autres aussi immenses que des arbres. Toutes irisaient de couleurs vives, là du jaune, là du bleu, là du rose. J'aperçus également plusieurs animaux marins que je n'avais jamais vus auparavant : des poissons longs de plusieurs mètres aux têtes violettes fluorescentes, des tortues à huit pattes et à la carapace transparente, des méduses multicolores. La vision de la vie se déroulant autour de moi, sans moi, me permit de me reposer l'esprit.

— Je suis désolée.

La voix était douce. C'était celle de Mar. Elle s'approcha de moi et me sourit timidement. Ses yeux aussi turquoise que sa toge étaient légèrement baissés.

— Je n'ai pas réfléchi tout à l'heure, à l'extérieur. Lorsque je vous ai vue je n'ai pensé qu'à vous sauver. Vous étiez sur le point de

mourir et je n'aime pas voir un être vivant en difficulté. Je n'ai pas réfléchi au fait que vous devriez rester ici, que ce ne serait pas votre choix. Je suis désolée.

— Je ne vous en veux pas. Je pense que j'aurais réagi de la même façon. Merci de m'avoir sauvée la vie, rajoutais-je après un court instant de silence. Oui, j'aurais aimé avoir le choix, mais la vie est ainsi. Et si je suis là, c'est peut-être qu'il y a une raison, qui sait ?

Je restai silencieuse un moment. Encore une fois, malgré tout ce qui se passait, je n'arrivais pas à m'affoler, ni à paniquer, comme si ces émotions avaient été gommées.

— Vous êtes quoi ? Demandai-je doucement.

Mar me regarda un instant puis elle émit un son nasalisé suivit d'un claquement de langue.

— C'est le nom de notre peuple, me dit-elle en refaisant le son.

Je tentai de l'imiter et prononçai un hu nasalisé puis claquai ma langue. Elle secoua la tête et reclaquait la langue.

— Vous devez claquer le milieu de votre palais avec le bout de votre langue, expliqua-t-elle avant de le refaire.

Je fis ce qu'elle me dit, et elle sembla satisfaite.

— Maintenant, les deux ensemble. Écoutez-moi bien : hu'daï.

— Hu'daï, fis-je en tentant de l'imiter.

— C'est pas mal ! Notre langue est compliquée, mais vous vous en sortez plutôt bien, dit-elle en riant.

C'est à ce moment-là que tout autour de nous se mit à trembler. La paroi transparente se mit à vibrer, et dehors les algues bougèrent dans tous les sens, secouées comme des cocotiers. Un son terrible résonna dans l'air, comme si la terre se déchirait. Je crus que j'allais tomber à terre et je m'accrochai à l'épaule de Mar dans un geste désespéré. Pour la première fois depuis que j'étais arrivée ici, je sentis la peur faire surface. Mar posa sa main sur la mienne et son contact m'apaisa un instant. La secousse ne dura pas longtemps, mais elle fut intense, et j'eus l'impression que mes jambes tremblaient encore alors que tout était fini.

— Qu'est-ce que c'était ?

— Aktopas, me répondit Mar d'une voix blanche.

Je levai les yeux. Elle était livide. Je n'étais pas la seule à avoir peur.

Chapitre 5

L'ambiance était électrique. Toujours près de la baie avec Mar, je regardai les autres discuter vivement. Ils faisaient de grands gestes, et leurs langues claquaient fort. Je ne comprenais pas ce qu'ils se disaient, mais ils avaient l'air de débattre de quelque chose. À côté de moi, Mar restait silencieuse, le teint blafard.

— C'est quoi Aktopas ?

— Pas quoi... qui, répondit lentement Mar après un silence. Dans nos légendes, il a contribué à bâtir le monde des profondeurs et à amener la vie dans l'océan. Sans lui nous ne serions pas là.

— C'est un genre de dieu en fait.

— Pas à nos yeux, non. Aktopas est un être à part, un vestige des temps anciens. Il est probablement l'un des derniers êtres antiques à vivre encore. Mais d'autres civilisations l'ont vénéré et le vénèrent toujours comme un dieu.

— Et là, quelqu'un a fait quelque chose de mal, il est en colère et il vient tous vous punir en vous détruisant, c'est ça ?

Mar me regarda, à la fois éberluée et choquée.

— Non, bien sûr que non ! Aktopas n'est pas un être mauvais. Ni bon d'ailleurs. Il est au-dessus de ces questions de moralité. Il ne nous veut ni mal, ni bien. Il est, tout simplement. Je n'aime pas votre ton railleur Clara. Je ne crois pas m'être moquée de votre civilisation.

— C'est vrai, vous avez raison. Excusez-moi, je suis allée trop loin.

Nous restâmes silencieuses un moment, le regard perdu dans le parc. Derrière nous, j'entendais toujours les autres parler.

— Si Aktopas n'est pas là pour vous punir, pourquoi vous en avez peur ? Je le vois sur votre visage, ajoutai-je devant son air interrogateur, et les vôtres n'ont clairement pas une discussion sur la pluie et le beau temps, dis-je en pointant du doigt le groupe derrière nous.

— Eh bien... Ce n'est pas Aktopas à proprement parler qui nous fait peur. C'est son réveil.

— Comment ça ?

— Aktopas dort dans les profondeurs de la terre. Il possède huit extrémités, et chacune est profondément enfoncée dans la roche qui constitue notre sol.

— Huit ? Il a huit jambes ?

— Plutôt des tentacules. Et comme tout le monde, lorsqu'il se réveille, il s'étire. D'autant que ses siestes durent des milliers d'années...

— Ah ouais, je suis une petite joueuse avec mes huit heures de sommeil quotidien ! Remarquai-je, faisant sourire Mar.

— Pareil pour moi, même si je ne dors que 5 heures par jour en général. Imaginez dormir dix mille ans ! C'est sûr que ça doit gratter au bout d'un moment. Je n'imagine même pas les courbatures !

La remarque me fit sourire. Mar et moi avions le même sens de l'humour. Elle reprit, plus sérieuse :

— Toujours est-il que lorsqu'Aktopas se réveille, il bouge et sort de son lit. De la terre en l'occurrence.

— Et quand on sort de son lit, on froisse ses draps, ajoutai-je. Sauf que là, les draps c'est la planète.

— Tout à fait. Son réveil provoque des catastrophes. La dernière fois, un continent entier a été englouti, et de nombreuses civilisations marines ont disparu. Ça a dû être terrible.

Je restai interdite devant cette révélation. Un continent englouti il y a des milliers d'années... Était-ce...

— Aktopas est actuellement en train de se réveiller. La secousse le montre. Ce n'est pas la première que nous vivons ces derniers temps, et elles sont de plus en plus fortes.

— C'était ça les tremblements de terre ? On les a ressentis aussi sur terre.

— C'est normal, l'un des tentacules est situé sous une partie de votre continent. Pour l'instant les séismes sont encore assez faibles, mais ça ne va pas durer.

Je n'arrivais pas à croire ce que j'entendais. Je vivais vraiment une journée pourrie. Une noyade, un emprisonnement et maintenant ça. Une pieuvre millénaire endormie sous ma ville, ma région, mon continent, menaçant de tout détruire après sa sieste. Rien de moins

que la fin du monde finalement ! D'un coup, passer ma vie à Osseani ne me paraissait plus si mal que ça.

— Mais on ne peut rien faire ? Je ne sais pas, aller lui chanter une berceuse pour qu'il s'endorme ou l'aider à se lever en lui graissant les tentacules pour qu'elles glissent toutes seules ?

— Aktopas mesure plus de 500 mètres de long, sans compter ses tentacules de 1000 mètres, vous voulez faire comment pour l'aider ?

Mille. Cinq cent. Mètres. 1 500 mètres de long ! Le chiffre me parut tellement énorme que mon cerveau disjoncta. C'était tellement grand que je n'arrivais même pas à me le représenter mentalement. Notre baleine bleue faisait pâle figure avec ses 30 petits mètres à côté de ce mastodonte.

— Alors il n'y a aucune solution ? Nous sommes condamnés à tous périr noyés ou écrasés parce qu'un poulpe géant a décidé qu'il avait assez dormi ?

— Il y a une solution, répondit Mar sans me regarder.

— Vous n'auriez pas pu commencer par ça ? Demandai-je en soufflant de soulagement.

Mar avait vraiment le sens des priorités !

— Il existe une corne, un objet très ancien, aussi ancien que le monde lui-même. Lorsque l'on souffle dedans, Aktopas est censé se rendormir.

— Censé ?

— On a beau vivre plusieurs centaines d'années, aucun d'entre nous n'était présent il y a 10 000 ans. On se base sur ce que nos ancêtres ont rapporté et transmis. Ça a fonctionné la dernière fois, il n'y a pas de raison que ça ne soit pas le cas aujourd'hui.

— Ok, parfait ! Super ! Qu'est-ce qu'on attend pour prendre cette corne et souffler la petite berceuse dont je parlais un peu plus tôt ?

Mar resta silencieuse, le regard fixé sur une tortue à la carapace fluorescente. Quant à moi, je trépignai. Qu'attendaient-ils pour prendre cette fichue corne et souffler dedans ? Un petit « Dodo Aktopas do » et le problème serait réglé ! Plus de réveil, plus de secousses, plus de fin de monde ! Je pourrais à nouveau râler sur le fait que je doive rester à Osseani pour le restant de mes jours.

— Le problème... c'est que la corne a disparu.

Mon cœur descendit dans ma poitrine. Évidemment. C'était trop beau pour être vrai.

— On ne sait pas où elle est, on pense qu'elle a été volée il y a 1 siècle lorsque l'un des nôtres a quitté la cité.

Les bras m'en tombèrent. Les types avaient un artefact capable de rendormir un poulpe géant pouvant détruire une partie de la planète et ils ne le surveillaient pas ? C'était insensé !

— Il est parti où ?

— Sur terre. J'imagine qu'il rêvait d'une autre vie et qu'il pensait que la corne pouvait l'aider.

— Il est parti vivre sur terre ? Ah ! Finalement on n'est pas que des nuls en haut ! Dis-je en m'éloignant de Mar.

Je ne comprenais rien. Je ne comprenais pas pourquoi ils ne veillaient pas sur un objet aussi précieux que cette corne, ni pourquoi ils ne partaient pas à sa recherche, et encore moins pourquoi elle avait été volée par l'un des leurs. Rien n'avait de sens, rien de ce que je vivais actuellement n'avait de sens. Et ce que je m'apprêtais à faire était encore plus improbable que le reste.

Yen, Lon et les autres étaient toujours en train de discuter de je ne sais quoi lorsque je m'approchai d'eux. Je m'arrêtai devant eux, les bras croisés, déterminée.

— On part quand ? Les interrompis-je.

Yen, souriante, me regarda d'un air glacial. Elle me fixa de ses yeux violets et j'eus l'impression qu'elle fouillait mon âme. Elle était assurément impressionnante et même carrément flippante, mais j'étais résolue à ne pas me laisser intimider.

— Quand est-ce qu'on part à la recherche de la corne ? Répétai-je en ne baissant pas le regard. Assez tergiversé, Mar m'a tout expliqué. La corne est sur la terre, je suis de la terre et tout ou une partie de ma civilisation risque aussi sa peau dans cette affaire. J'ai compris, vous ne nous portez pas dans votre cœur – si tant est que vous en ayez un – mais moi, les humains, je n'ai pas l'intention de les laisser crever. On a des défauts, c'est vrai, des sacrément gros en plus – et laissez-moi vous dire que vous n'êtes pas en reste sur le sujet –, mais on a aussi des qualités indéniables. Vous êtes peut-être les rois de l'océan, mais sur terre, je suis votre meilleur atout et

votre meilleure chance. Alors je vous le demande : quand est-ce qu'on part à la recherche de cette FICHUE CORNE ?

Autant vous dire que je ne m'attendais pas à ce que mon petit coup de sang fonctionne aussi bien.

Chapitre 6

Le départ était prévu pour bientôt. Je me sentais fébrile à l'idée de remonter et je ne tenais plus en place. Je n'avais qu'une hâte, c'était de trouver cette corne, de souffler dedans et que tout s'arrête. Toujours face au jardin aquatique, attendant que Lon, qui devait venir avec moi, finisse de se préparer, je fis un point sur ma situation. J'avais du mal à pleinement réaliser ce qui m'arrivait. J'étais dans une cité sous-marine, entourée d'êtres dont je n'avais jamais soupçonné l'existence, sur le point de débiter une quête dont l'objectif était de sauver l'humanité. Tout ça était délirant. Et le plus improbable était que je ne ressentie aucune peur. Un peu de stress oui, mais rien de paralysant, ni de désagréable. C'était comme si quelqu'un avait baissé le volume de cette émotion au minimum.

Devant moi, la vie des profondeurs suivait son cours. Je me rendis compte pour la première fois de la beauté de cet écosystème. Tous les êtres qui vivaient ici n'existaient pas à la surface et n'étaient pas connus des êtres humains. Moi qui avais toujours pensé que le fond des océans était sombre et effrayant, j'avais devant moi la preuve du contraire. Les couleurs fluorescentes des végétaux et des animaux donnaient au tableau un côté magique. Ils vivaient leur vie comme elle venait, probablement inconscients du danger qui les menaçait.

— Lon vous attend.

Je me retournai. Yen se tenait debout derrière le banc sur lequel j'étais assise, et je fus surprise de constater qu'elle n'était pas plus grande que moi.

— Il faut prévenir les miens. Tous ces gens qui vivent à la surface. Il faut leur dire ce qu'il se passe, il faut leur dire de fuir !

— Non.

— Non ? Mais vous rigolez ou quoi ? Vous n'allez pas les laisser tous crever !

— Il n'est pas question de prendre contact avec les humains. Il n'est pas question que nous dévoilions à nouveau notre existence. Nous l'avons déjà fait et nous ne répèterons pas cette erreur.

— Quoi ? Comment ça vous ne répèterez pas cette erreur ? Je n'avais jamais entendu parler de vous auparavant. Et si les humains avaient rencontré une autre forme de vie intelligente, croyez-moi on le saurait ! N'essayez pas de m'embrouiller, Yen.

Elle me regarda droit dans les yeux et pour la première fois son sourire disparut de son visage, ce qui me terrifia. Son masque d'amabilité avait complètement disparu.

— Il y a 500 ans, mon peuple a rencontré le vôtre. Par hasard. Mon grand-père, Pta, a croisé un homme sur un bateau et ils ont sympathisé. Pta était affable et curieux, et lorsque l'homme l'a invité sur son bateau il a accepté. Il l'a emmené sur la côte et...

Elle laissa passer un silence. Son masque de rudesse se fêla un instant et je vis passer une immense douleur sur son visage.

— Nous avons des capacités psychiques vous savez, reprit-elle. Nous ne pouvons pas à proprement nous parler, mais nous pouvons nous transmettre des émotions, des sentiments et notre savoir par la pensée. Lorsque nous communiquons de cette façon, nous diffusons nos messages à l'ensemble de la communauté. C'est comme ça que nous avons appris votre langue, que Pta avait lui-même apprise du marin et de son séjour sur terre. Mais il nous a transmis autre chose aussi. Une chose... jamais je ne l'oublierais. Jamais je ne pourrais effacer cette douleur. Il a été trompé, trahi. Puis, après la souffrance du cœur est venue la souffrance physique. Elle était telle qu'il n'avait pas d'autre choix que de nous la transmettre. Savez-vous ce que les vôtres font à ce qu'ils ne connaissent pas, Clara ? À ce qui est différent ? Le savez-vous ?

Je restai silencieuse. Je ne connaissais pas les détails de ce qui était arrivé à Pta, et je n'en avais pas besoin. Je savais. Je me sentis soudainement honteuse.

— Nous nous sommes cachés au plus profond de l'océan. Nous avons utilisé toute la force psychique dont nous disposions pour que les humains nous oublient. Avec succès jusqu'à aujourd'hui. Alors non, nous ne préviendrons pas les humains. Si les vôtres sont assez intelligents ils verront le problème et fuiront d'eux-mêmes si la situation devient critique. Vous voyez les qualités de votre peuple, tant mieux pour vous. En ce qui me concerne, vos vies sont insignifiantes.

— Alors pourquoi ? Pourquoi avez-vous laissé Mar me sauver ? Pourquoi m'avoir mise en chambre de stase ? Pourquoi ne pas m'avoir laissé mourir ?

— Mar a suivi son cœur. Elle est jeune, têtue et remplie de bonté. Elle a fait le choix de vous sauver, je dois respecter ça, même si ma réaction aurait été bien différente si j'avais été à sa place. Mais je ne tue pas d'autres êtres vivants. Je n'interfère simplement pas dans leur vie.

— Et pourquoi me laisser remonter ?

— Parce que vous avez raison sur un point : nous ne connaissons pas la surface et vous si. Vous êtes notre meilleure chance de retrouver la corne. Lon... Lon se chargera de vous surveiller et de faire en sorte que vous ne nous trahissiez pas

— Je ne vous trahirais pas.

Ma gorge se serra.

— Je ne suis pas comme cet homme qui s'est joué de votre grand-père. L'enjeu est trop important. Vous verrez, dis-je avec toute la conviction qu'il m'était possible de mettre dans ma voix. Vous verrez.

Sans rajouter un mot elle se retourna et m'enjoignit à la suivre. Nous nous enfonçâmes dans les couloirs blancs en silence. À nouveau tous les passages se ressemblaient et je me demandai comment il était possible de se diriger dans ce dédale.

Lon nous attendait dans une petite pièce carrée aux murs blancs – on ne se refait pas ! – à l'exception d'une paroi, qui était transparente Il avait délaissé ses vêtements pour une combinaison de la couleur de sa peau qui le recouvrait du torse jusqu'en haut des cuisses, laissant ses bras et ses jambes nues. Assis au sol en tailleur, il semblait méditer, les yeux fermés, mais se releva à notre arrivée. Lui et Yen échangèrent quelques mots que je ne compris pas, mais aux regards qu'ils me lançaient il était évident qu'ils parlaient de moi. Ils se serrèrent un instant dans les bras, posèrent leurs front l'un contre l'autre, puis se défirent de leur étreinte. Sans

un regard vers moi, Yen quitta ensuite la pièce. Heureusement que je n'étais pas susceptible !

— Comment partons-nous ? Vous avez des sous-marins ou des vaisseaux ?

— Non, répondit-il laconique.

— Mais on ne va pas tout de même remonter ces 15 kilomètres à la nage !

Lon me regarda d'un air sans équivoque : on allait devoir nager.

— Alors vous pouvez vous déplacer sous l'eau, c'est super, mais ce n'est pas mon cas. Mon record d'apnée c'est 2 minutes et encore, c'était sur un coup de chance... et j'étais dans ma baignoire. Et je ne parle même pas de la pression de l'eau ni de sa température. Je n'ai pas envie de me faire réduire en bouillie à peine l'orteil sorti pour ensuite me transformer en glaçon géant.

— Ça n'arrivera pas.

Il me montra un petit objet métallique ovale duquel émergeaient trois petites protubérances : une en bas et deux en haut.

— Cet objet vous permettra de respirer et vous protégera en grande partie de la pression. Lors de la remontée vous vous accrocherez à moi. Je créerai une bulle d'énergie qui nous entourera et qui agira comme un bouclier.

Je pris l'objet dans la main. Il était léger et froid. Sa surface était lisse et sans aucune aspérité. J'allais vraiment pouvoir respirer sous l'eau avec ça ? Décidemment, ce peuple était plein de surprise.

— Vous avez une idée de par où il faut commencer ? Repris-je. Vous savez où est celui qui a volé la corne ?

— Pas précisément, non. Mon frère Jor est remonté à la surface il y a plusieurs jours pour le chercher. Je crois qu'il avait une piste mais il...

— C'était votre frère ! L'homme sur la plage, c'était votre frère !

Lon se tourna vers moi et plongea ses yeux verts et jaunes dans les miens.

— Vous l'avez vu ? Vous avez vu Jor ?

— Quelques instants seulement, avant qu'il... J'ai voulu l'aider mais je n'ai rien pu faire. Je suis désolée. Je ne sais pas de quoi il est mort. Il était comme desséché, il n'avait plus que la peau sur les os.

— Nous avons besoin de l'océan pour survivre. Il est resté trop longtemps à l'air libre.

— C'est pour ça qu'il se dirigeait vers la mer... Il n'a pas eu le temps...

Lon détourna la tête, tentant de rester impassible, mais je sentis qu'il était triste. Ou peut-être était-ce ma propre tristesse que je ressentais. Je réalisai enfin que la personne sur la plage était quelqu'un. Quelqu'un avec une famille, une histoire, une vie. Et je l'avais vu partir, se dissoudre dans l'océan sans pouvoir rien faire. Jor était venu sur terre pour tenter de trouver la solution au problème qui nous menaçait tous. Et il avait laissé sa vie pour ça. Il fallait prendre la suite.

— On y arrivera, dis-je.

Lon me regarda à nouveau.

— Ensemble, on y arrivera. On trouvera la corne.

— Et je serais avec vous deux à ce moment-là !

Nous nous retournâmes : Mar était là, elle aussi habillée d'une combinaison de la couleur de sa peau. Elle arborait un sourire et un regard fiers et déterminés.

— Il n'est pas question que tu viennes Mar, c'est trop dangereux !
Lança Lon.

— Tu crois vraiment pouvoir t'en tirer sans moi ? T'es trop vieux et trop buté pour ça.

Ses prunelles turquoise s'enflammèrent.

— Je viens.

Chapitre 7

J'étais stressée. En même temps, ce n'était pas tous les jours que je m'immergeais dans une eau située à 15 000 mètres de profondeur. Et même si Lon m'avait assuré que je ne manquerais pas d'air, que je n'aurais pas froid et que je ne serais pas pressée comme un citron trop mûr – bon il n'avait peut-être pas dit ça exactement comme ça, ce grand rigolo – quand vint le moment de partir, je n'étais pas rassurée. Mar dut sentir mon anxiété, car elle s'approcha de moi avec un grand sourire et me posa les mains sur les épaules.

—Tout va bien se passer, ne vous en faites pas. Lon est un excellent nageur. Et je serais là aussi pour veiller sur vous. Je vous ai sauvé une fois, je peux recommencer si besoin.

—C'est vraiment censé me rassurer ?

Mar éclata d'un grand rire communicatif, sous l'œil réprobateur de Lon. Rire me fit du bien, et l'air confiant de Mar me rasséra. J'étais heureuse qu'elle vienne avec nous. C'était la seule à ne pas être froide et distante envers moi et sa présence me faisait du bien.

—Bon, ça fonctionne comment ce truc ? Lui demandai-je en montrant l'appareil métallique que je tenais dans les mains.

—Il faut que vous l'appliquiez sur votre visage. Le renflement du bas s'insère dans la bouche et les deux du haut dans les narines. Ça va vous couvrir l'intégralité du corps d'une deuxième peau qui va vous permettre de capter l'oxygène de l'eau pour vous permettre de respirer. Elle vous permettra aussi de résister à la pression, à la température et de voir parfaitement.

— Mais vous respirez sous l'eau et n'avez aucun problème à descendre à des milliers de mètres, pourquoi avez-vous inventé un tel appareil ?

— Nous l'utilisons en cas de détresse, si l'un de nous a eu un accident par exemple. Pas de panique, ça arrive rarement, ajouta-t-elle en remarquant mon visage blême. Mais c'est toujours mieux de prendre toutes les précautions possibles. Et comme c'est un appareil qui a été créé pour nous, vous pouvez être sûre de son efficacité.

On ne prendrait pas le risque d'utiliser quelque chose de défectueux ou qui fonctionne mal. C'est avec ça que j'ai pu vous ramener sur Osseani.

— Tout ira bien Clara, je prendrais soin de vous, dit doucement Lon. Allons-y maintenant.

Mar s'approcha de la paroi transparente et passa à travers. Elle se retourna et, flottant au milieu de l'eau, me regarda avec un grand sourire, le pouce en l'air. Je m'approchai de la vitre et la touchai lentement. Je fus surprise de constater qu'elle n'était pas dure. Que ce n'était d'ailleurs même pas une vitre. Je touchais l'eau directement, mais elle était comme retenue par quelque chose d'invisible. Je m'abstins de plonger la main dedans, car je pouvais en ressentir la température et elle était froide. Je m'obligeai à prendre quelques grandes respirations puis plaquai l'appareil métallique contre mon visage, comme me l'avait dit Mar. Une fois les tiges insérées dans mes narines et ma bouche, je sentis quelque chose se déployer sur ma tête puis mon corps, comme si j'enfilais un collant. Je fus bientôt recouverte d'une seconde peau quasi transparente et je fus rassurée de voir que je pouvais respirer tout à fait normalement.

— Vous êtes prête ? Me demanda Lon.

Ne pouvant lui répondre avec l'appareil en bouche, je lui fis signe que oui, puis il me tendit la main.

— Je vais créer le champ de force avant que nous sortions.

Je posai ma paume dans la sienne, et il referma ses doigts sur les miens avec délicatesse. Je sentis alors une douce chaleur émaner de son corps et entourer le mien. Il me fit un petit sourire en hochant la tête : nous pouvions y aller.

Je traversai la paroi. La sensation était bizarre, c'était comme passer à travers un rideau d'eau ou une cascade. Les pieds toujours à moitié dans la pièce, j'imitai Lon et fis un petit saut pour m'immerger complètement. Je me retrouvai ainsi dans l'eau, battant des pieds pour ne pas couler. Mar était juste à côté, toujours souriante. Lon me dirigea vers son dos et je m'accrochai à ses épaules, mes jambes entourant ses hanches. Il donna une impulsion et nous partîmes à toute allure. Sous l'effet de la surprise, je me plaquai contre lui, les yeux fermés : je ne m'attendais pas à ce qu'on

aille aussi vite. Lorsque je fus habituée à la vitesse, je me risquai à ouvrir les yeux. Le spectacle était saisissant. Si je ne voyais pas Lon nager, je pouvais en revanche admirer Mar. Tout son corps bougeait gracieusement. Elle semblait ne faire qu'une avec l'océan. Elle battait parfois des jambes pour se diriger, mais le plus souvent elle les gardait collées l'une contre l'autre et les bougeait au même rythme, et j'avais alors l'impression qu'elle avait une queue. Elle n'utilisait que rarement ses bras, qu'elle gardait plutôt plaqués contre son corps. En la voyant nager ainsi, je me rendis compte que le mythe des sirènes et des tritons avait un fond de réalité.

Autour de nous, tout était étrangement lumineux, et j'y voyais presque parfaitement clair. Nous étions entourés de poissons brillants, de petites boules luminescentes et de plantes aquatiques aux formes diverses, allant des lianes longilignes aux buissons minuscules composés de feuilles parfaitement rondes. C'était d'une beauté à couper le souffle, et j'aurais aimé pouvoir explorer plus en détail ce qui m'entourait. Nous nous enfonçâmes dans une forêt d'algues, remontant toujours plus haut, nous engouffrant dans une petite cavité creusée dans la roche, juste assez grande pour nous laisser passer. Arrivé en haut, Lon s'aida de ses bras et se hissa sur une plateforme rocheuse recouverte de mousse. Nous venions d'entrer dans un nouvel univers, plus sombre. Je regardai sous les pieds de Lon et ne vit, avec étonnement, aucune trace du tunnel d'où nous venions de sortir. Il était totalement invisible. Cela devait certainement faire partie des moyens de protections qu'avaient mis en place le peuple de Yen il y a 500 ans. Je levai la tête : la surface non plus n'était pas visible. Nous étions entourés d'obscurité, dans l'une des zones hadales de l'océan, les endroits les plus profonds du monde selon les humains.

Lon se remit en route, suivi par Mar juste derrière. Je ne voyais pas grand-chose, ce qui me convenait, car je me souvenais avoir vu des photos de poissons affreux vivant tout au fond de l'océan, et je n'avais pas réellement envie de les rencontrer. Nous remontâmes encore, sortant de la fosse pour atteindre les abysses. Il y faisait toujours aussi sombre et, un peu stressée à l'idée de rencontrer un monstre marin, je me collais un peu plus à Lon, qui ne ralentit pas sa course. Au fur et à mesure de notre remontée l'obscurité faisait

place à la lumière et, à peine 30 minutes après avoir quitté Osseani, je vis la surface se rapprocher. Je sentis alors le bouclier de Lon, inutile à présent, se dissiper.

Je l'entendis avant même de la voir. Un chant grave accompagné de notes plus aiguës résonna dans ma poitrine. Je tapotai l'épaule de Lon et il ralentit, comprenant que je voulais admirer quelques instants l'habitante de la mer qui s'approchait de nous. C'était une baleine à bosse. Elle était gigantesque, plus grande que n'importe quel animal que j'avais pu voir auparavant. Lon me fit signe que je pouvais le lâcher un instant, et je nageai alors prudemment vers l'arrivante. Elle était magnifique, et je ne pus m'empêcher de tendre mon bras vers elle lorsqu'elle fut à proximité de moi. Je caressai la peau rugueuse et blanche de son ventre, touchant plusieurs cicatrices laissées là par des orques ou des humains, n'en revenant pas de la chance que j'avais. La baleine continua ses variations de notes, tantôt graves tantôt hautes, puis elle plongea plus profondément. Je la regardai faire et, émerveillée du spectacle qui s'offrait à moi, je ne fis pas attention à sa queue. Sa nageoire caudale s'abattit sur moi avec force, me projetant vers le fond de l'océan. Je partis comme un boulet de canon vers les profondeurs, sonnée, voyant la surface s'éloigner de plus en plus vite et perdant de vue Lon et Mar. Et dire que je ne pourrais raconter à personne que je venais de me faire gifler par une baleine ! Tout autour de moi semblait aller à la fois vite et lentement. Je traversai un banc de poissons argentés, croisa ce qui me parut être un requin et rencontra une méduse aux pattes blanches. J'eus à peine le temps de me dire qu'une méduse pouvait être jolie en fait, que deux bras jaillirent sous mes mains et m'entourèrent les hanches. Je me sentis alors propulsée vers le haut.

Lorsque nous émergèrent, je me sentis soulagée. Malgré la nuit noire seulement éclairée par un quartier de lune, je me sentais en terrain connu. Je n'avais étonnamment mal nulle part malgré la collision. En plus de la température et de la pression, la seconde peau m'avait aussi protégée du choc. Quelle technologie incroyable ! Derrière moi, j'entendis Lon prendre une grande respiration. Je me

retournai pour le remercier d'un geste de m'avoir rattrapée, ce à quoi il répondit par un petit hochement de la tête.

— Par où devons-nous aller ? Demanda Mar qui venait d'émerger à nos côtés.

Je pris un instant pour me repérer. Nous étions assez loin de la côte et il faisait plutôt sombre, mais la colline caractéristique qui bordait la plage d'où j'étais partie la veille restait visible. Ne pouvant toujours pas parler, je la désignai à mes compagnons. Je me raccrochai alors au dos de Lon et nous replongeâmes, direction la terre ferme.

Chapitre 8

Lon et Mar nageaient à une vitesse impressionnante et nous arrivâmes en quelques minutes sur le rivage, près de la zone où j'avais pris la mer seulement quelques heures plus tôt. L'endroit était désert, ce qui nous permit de sortir tranquillement de l'océan sans inquiéter personne. Une fois hors de l'eau, je retirai l'appareil qui me couvrait une partie du visage. Ma seconde peau ne s'enleva pas d'elle-même et je dus tirer dessus pour m'en débarrasser. Heureusement, la tâche était aisée et je pus m'en débarrasser rapidement. Une fois décollée, elle se désagrégea sous mes doigts et se transforma en écume.

Poser mes pieds sur le sable et prendre une grande bouffée d'air me firent le plus grand bien. Il m'était arrivé tellement de choses incroyables ces dernières heures que je peinais à croire que tout était réel. J'en étais presque venue à me dire qu'en réalité j'étais morte noyée après ma chute dans l'eau. Mais sentir le sable entre mes orteils et mes poumons se remplir d'air détrompèrent cette pensée, et je sus que j'étais bel et bien vivante. Je me pris à regarder aux alentours dans l'espoir vain d'apercevoir ma planche. Peut-être avait-elle dérivé jusqu'ici après que je sois tombée ? Ce n'était évidemment pas le cas et je me sentis triste à l'idée de l'avoir perdue à tout jamais. Avec elle partait une partie de mes souvenirs. Mais ce n'était pas le plus important pour le moment. Nous devons décider de ce que nous allons faire ensuite.

— Allons chez moi pour faire le point, proposai-je à mes compagnons. Mon camion n'est pas loin, nous y serons en un rien de temps.

— Qu'est-ce qu'un camion ? Demanda Mar, curieuse.

— Un véhicule pour se déplacer rapidement sur terre. Venez !

Arrivés sur le parking je pris le temps de me sécher car bien que la seconde peau m'ait protégée j'étais légèrement trempée, et je tendis une serviette à Mar et Lon pour qu'ils fassent de même, mais ils déclinèrent ma proposition : leurs corps se régulaient d'eux-

mêmes et l'eau pénétrait leur peau pour la nourrir et l'hydrater. Ils n'étaient ainsi déjà quasiment plus mouillés.

— Combien de temps pouvez-vous rester dehors sans risque ?

— Nous n'avons jamais vraiment testé, nous sortons régulièrement à Osseani, répondit Lon. Facilement plusieurs heures.

L'affaire n'était pas gagnée. Pourrions-nous retrouver la corne en seulement quelques heures ? Je m'installai au volant de mon camion et montrai à mes compagnons comment s'attacher en toute sécurité, puis nous partîmes dans la nuit.

Un coup d'œil à l'horloge du tableau de bord m'indiqua qu'il était presque 2 heures du matin. Cela faisait à peine 8 heures que j'étais partie faire de la planche, et pourtant une éternité semblait s'être écoulée. J'étais contente qu'il fasse nuit, cela nous permettait de nous déplacer sans attirer l'attention. Il faudrait que je trouve une solution pour que deux êtres des profondeurs puissent se balader incognito... en évitant l'imper pour lequel avait opté Jor et qui n'était pas la meilleure solution en cette fin de printemps où il ne pleuvait quasiment pas. Lon et Mar regardaient autour d'eux avec attention et surprise. C'est sûr que l'environnement ici différait de ce qu'ils avaient l'habitude de voir.

— Ça a changé, dit Lon.

— Qu'est-ce qui a changé ? Lui demandai-je.

— La terre. Vous êtes plus évolués que ce que je pensais. Les images que nous avons sont celles transmises par Pta, et ça n'a plus rien à voir.

— Mar m'a dit plus tôt que vous viviez des centaines d'années, mais vous avez plus de 500 ans, vous deux ? Laissez-moi vous dire que vous êtes plutôt bien conservés !

— Non. Lon est un vieux crouton, mais il n'a que 375 ans. Et moi, j'en ai tout juste 120. Je suis la jeunesse incarnée ! Répondit Mar en éclatant de rire devant la moue réprobatrice de Lon.

Moi et mes 25 ans nous sentîmes d'un coup comme des enfants en bas-âge.

— Chez nous, lorsqu'un enfant naît, nous lui transmettons tout notre savoir et nos expériences, reprit Lon avec sérieux. Chaque enfant est l'héritage de tout notre peuple. Nous avons donc

découvert la terre, votre langue et ce qui est arrivé à Pta par l'intermédiaire de Yen.

— Je vois. C'est vrai que nous avons pas mal évolué en 500 ans. Nous nous sommes développés, et notre technologie est de plus en plus performante.

Nous arrivâmes chez moi rapidement. J'avais l'avantage de vivre dans une maison et de posséder un garage. Cela nous permettrait de sortir du véhicule en toute discrétion, au cas où un insomniaque du quartier regarderait par la fenêtre juste à ce moment-là. Lorsque nous entrèrent dans la maison, Lon et Mar regardèrent autour d'eux avec étonnement. Il faut dire que le décor changeait radicalement de leurs habitudes. Certains murs étaient colorés, et tous étaient décorés de photos ou de tableaux. Rien à voir avec les murs blancs et lisses d'Osseani. J'avais peur que mon salon soit un véritable capharnaüm, mais c'était en réalité moins pire que ce que je pensais. Quelques sweats et gilets traînaient ici et là et ma table était recouverte de bouquins et de papiers en tout genre, mais la pièce restait présentable. Une fois dans la maison, je n'eus plus qu'une seule envie, prendre une bonne douche et me débarrasser de la combinaison en néoprène que je portais depuis la veille et qui me collait à la peau. Après avoir proposé une boisson à mes invités – qu'ils déclinèrent poliment – je filai donc dans la salle de bain. L'eau chaude me fit un bien fou et me détendit. Malgré l'heure tardive je ne me sentais pas fatiguée, probablement à grâce à mon petit séjour dans la chambre de stase. C'est donc revigorée et en pleine forme que je retrouvai Mar et Lon dans mon salon. Ils étaient tous les deux assis en tailleur sur mon tapis, les yeux fermés, mais ils les rouvrirent à mon arrivée.

— Vous êtes fatigués ? Vous devriez peut-être prendre un peu de temps pour vous reposer, c'est vrai que vous venez de nager une grande distance en un temps record.

— Ça ira, me sourit Mar. Nous nous sommes tous les deux reposés avant de partir. Plus vite nous trouvons la corne, plus vite tout ceci sera terminé.

— Vous voulez manger quelque chose peut-être ? Je ne sais pas de quoi vous vous nourrissez d'habitude, peut-être que j'ai un aliment qui peut vous convenir.

— C'est bon, merci. Nous ne mangeons pas... Du moins pas comme vous. Notre corps prend ce dont il a besoin dans l'océan pour se nourrir et il se régule de lui-même.

— Du coup vous n'avez jamais rien mangé avec votre bouche ?

— Très peu. Pour nous, rien n'a vraiment de saveur de toute façon.

— Je suis bien contente d'être humaine alors. J'adore tellement manger, je serais triste si plus rien n'avait de goût. D'ailleurs, tout ça m'a donné faim !

Je sortis un reste de lasagnes aux courgettes du frigo, le réchauffai et vint m'asseoir à côté des Hu'daï mon assiette à la main.

— Vous avez une piste pour retrouver la corne ? Lon, vous m'avez dit que votre frère avait peut-être trouvé quelque chose.

— Oui, avant sa mort il a transmis un mot : Neptune.

— Neptune ?

— Neptune, comme Nep ? Demanda Mar. Un de nos ancêtres s'appelait Nep, continua-t-elle en remarquant mon air interrogateur. C'était un véritable voyageur, un original qui se déplaçait sur des chevaux aquatiques. C'est lui qui a découvert que la corne pouvait empêcher Aktopas de faire des dégâts. Et puis un jour il a disparu. On n'a jamais su ce qu'il est devenu. À l'époque, la transmission psychique n'était pas vraiment développée et on communiquait encore très mal de cette manière.

— Nep serait toujours vivant ? Dis-je en me demandant si Nep était Neptune, le dieu romain de la mer... Je n'étais plus à ça près.

— Non, il aurait plus de 2 000 ans aujourd'hui et nous ne vivons que 800 ans au maximum, répondit Lon.

— Jor ne vous a rien transmis d'autre ?

— Non, il était trop en souffrance. Il n'a pas pu.

Les visages de Lon et de Mar se refermèrent. Je n'imaginai pas à quel point il pouvait être douloureux de ressentir dans ses chairs et dans son cœur la mort de quelqu'un, et plus encore celle d'un proche que l'on aimait. Je leur posai doucement la main sur l'épaule :

— On va trouver !

Mais le fait est que je ne savais pas par où commencer à chercher. Le nom Neptune ne me disait rien, ni Nep d'ailleurs. Je me décidai à sortir mon ordinateur pour faire des recherches sur internet. Le procédé intéressa beaucoup Lon et Mar. Si eux pouvaient communiquer leur savoir par la pensée, nous, nous pouvions le transmettre par l'informatique. Internet était comme une bibliothèque et contenait probablement tout le savoir humain. On devait bien pouvoir y trouver quelque chose, une piste à suivre ! Malheureusement, à part des sujets sur une politique russe et d'autres concernant la dernière planète de notre système solaire ou le dieu romain, il n'y avait pas grand-chose. Le sujet était trop vaste, il fallait resserrer les recherches. Se centrer sur le pays ne donna rien, et sur la région non plus. Je commençai à perdre espoir lorsque je tombai sur un site oublié dans les tréfonds d'internet. Il parlait de sites censés être mystiques éparpillés un peu partout dans le pays. Entre les châteaux hantés et les villages magiques, l'auteur évoquait des ruines situées au cœur d'une forêt à quelques heures de route de chez moi. Il n'y avait plus grand-chose, seulement quelques pierres éparpillées ici et là, et on estimait qu'il avait pu y avoir un genre de temple bâti à cet endroit il y a plusieurs centaines voire milliers d'années. Une gigantesque caverne se trouverait sous les ruines et abriterait des forces spéciales. Je n'étais pas particulièrement friande de ces théories un peu trop ésotériques pour moi – une ironie après la journée que je venais de passer – mais quelque chose attira mon attention : à cause de la peinture bleue qui recouvrait quelques-unes des pierres, certaines personnes appelaient ce lieu Neptune.

Chapitre 9

Nous décidâmes de partir immédiatement. Cela faisait quasiment 2 heures que nous étions sortis de l'eau et il y avait 3 heures de route jusqu'à la forêt, mais Mar et Lon se savaient capables de rester autant de temps à l'extérieur. Partir alors qu'il faisait nuit nous donnerait en plus l'avantage de la discrétion, ce qui était une bonne chose lorsqu'on se baladait avec deux êtres à la peau aux reflets verts argentés. Ceci dit, la nuit ne nous cacherait pas tout le temps, et je décidai de leur prêter des vêtements pour qu'ils puissent passer un minimum inaperçus. Mar faisait quasiment ma taille, et la chemise à manches longues ainsi que le pantalon large qu'elle passa lui allèrent parfaitement, presque mieux qu'à moi. Pour Lon en revanche, ce fut plus difficile, car il était relativement grand. Je réussis néanmoins à lui dégoter, après avoir vidé l'intégralité de mon dressing, le jogging et la veste d'un ancien petit-ami. L'ensemble était un peu court et complètement dépareillé, mais ça devrait faire l'affaire. En revanche, impossible de leur faire enfiler des chaussures. Leurs pieds étaient trop grands, et ils n'avaient de toute façon jamais rien porté de la sorte de toute leur vie. L'inconfort aurait été total. Je leur dégottai également des lunettes de soleil et des chapeaux qu'ils pourraient porter pour compléter leur tenue si on devait se promener en public. Si Mar pouvait à peu près passer pour une personne lambda, Lon en revanche... disons qu'il lançait une nouvelle mode où le mauvais goût l'emportait. Ce qui était plutôt une chose commune dans le domaine finalement. Je n'avais plus qu'à espérer qu'on ne se fasse pas remarquer. Après avoir chargé quelques packs d'eau à l'arrière du camion – précaution qui ne me semblait pas inutile considérant que nous allions nous éloigner de l'océan – je montai à l'avant du camion, Lon au milieu et Mar côté fenêtre. Le temps de brancher mon GPS – objet qui fascina Mar – et nous partîmes, les phares du véhicule perçant la nuit qui commençait tout doucement à s'éclaircir.

La ville était encore endormie lorsque nous la traversâmes, et nous ne croisèrent personne à l'exception de quatre hommes serrés

dans une voiture un peu pourrie, qui s'arrêtèrent à notre droite au feu. Mar se tourna alors vers moi, un air soucieux sur le visage :

— Je crois que cet homme a un problème à l'œil. Il faudrait peut-être l'emmener chez un soigneur.

Je me penchai pour apercevoir l'homme en question, et le vit faire ostensiblement des clins d'œil appuyés à Mar. Je soupirai en levant les yeux au ciel alors que le feu passait au vert :

— Ne t'inquiète pas, l'œil de cet homme va très bien.

Ce fut la seule rencontre que nous fîmes durant le trajet.

La forêt était située assez loin dans les terres, et pour y arriver nous traversâmes bon nombre de petits patelins paumés et de champs qui se dévoilaient petit à petit au fur et à mesure que l'aube se levait. Lon et Mar regardaient la route avec intérêt, découvrant toujours plus de choses qui n'existaient pas chez eux, et ils furent intéressés de savoir que ces espaces servaient à nous nourrir. Lorsque le soleil se leva, nous étions presque arrivés à destination. Le ciel était dégagé, et je craignis un instant qu'il fasse très chaud au cours de la journée, ce qui pourrait nuire à la bonne santé de mes compagnons. Il n'y avait plus qu'à espérer que nous trouvions la corne rapidement !

Peu après 7 heures, je m'engageai sur un petit chemin de terre bordant une gigantesque forêt de sapins et de chênes. Je repérai un petit espace sur le bas-côté et m'y garai. Nous descendîmes du camion, je pris mon sac à dos et quelques bouteilles d'eau et nous nous enfonçâmes dans le bois. Si à l'extérieur il faisait déjà un peu chaud, entre les arbres ce n'était pas le cas. Je sortis un plan dégotté sur internet censé nous amener à Neptune et nous commençâmes notre expédition. Autour de nous le silence total régnait. On entendait seulement nos pas et le crissement des feuilles et des épines que l'on foulait. La forêt ne semblait pas vraiment fréquentée par les humains, mais au vu des nombreuses traces de sabots dans le sol, de nombreux animaux y passaient régulièrement. Il y régnait une énergie particulière, très apaisante. Je

vis que mes compagnons la ressentait aussi, et Lon avait même laissé de côté son air renfrogné.

Un craquement sonore se fit entendre sur notre droite et nous sortit de notre état contemplatif. Se trouvait là un cerf magnifique, aux bois gigantesques recouverts de velours. Il nous regarda un instant, majestueux dans la légère brume du matin. C'était comme s'il avait émergé d'un rêve, et aucun de nous n'osa émettre le moindre son. Nous nous contentâmes de l'admirer. Puis il s'éloigna doucement, nous laissant bouche bée devant le spectacle de sa beauté. Encore sous le charme, nous repartîmes vers notre destination, toujours silencieux.

Malgré le plan et la boussole de mon téléphone, j'avais l'impression que nous nous étions perdus. Cela faisait bientôt deux heures que nous marchions, et nous n'avions toujours pas trouvé la moindre pierre. Il faut dire aussi que le papier n'était pas des plus clairs. Il indiquait de marcher vers le nord jusqu'à un gros arbre. Le problème, c'était que nous étions entourés d'arbres plus grands les uns que les autres. Au bout d'un moment, Mar demanda à ce qu'on s'arrête un peu.

— Je me sens un peu faible, dit-elle, le visage pâle. Je crois qu'il faut que je me repose un instant, continua-t-elle en s'asseyant contre un arbre.

Lon se posa à côté d'elle, l'air inquiet. En me rapprochant, je vis que sa peau était légèrement sèche. Cela faisait 7 heures que nous étions sortis de l'océan, et elle commençait à avoir besoin de s'hydrater. Bien qu'il ne fasse pas aussi chaud dans la forêt qu'en dehors, la randonnée nous avait demandé des efforts conséquents sans que nous nous en rendions compte. La voir ainsi me stressa. Mar ne se plaignait pas, mais j'avais vu ce qu'il se passait lorsqu'un Hu'daï se desséchait et je ne voulais pas qu'il arrive la même chose à Mar ou à Lon. Je sortis une bouteille et la tendit à la jeune femme. Tandis qu'elle buvait avidement, je pris une autre bouteille et imbibai d'eau un mouchoir en tissu. Puis j'entrepris de tapoter doucement la peau de Mar afin de l'humidifier. Lon, qui semblait aller bien, me signifia qu'il voulait prendre la relève, et je le laissai faire.

— Je t'avais dit qu'il ne fallait pas venir, que c'était trop dangereux ! Regarde toi, quelques heures en dehors de l'eau et te

voilà déjà malade !

— Calme toi mon vieux, c'est juste une faiblesse passagère, tout va bien !

— Tout va bien ? Vraiment ? Regarde-toi, tu es à l'agonie !

Mar leva les yeux au ciel.

— À l'agonie, carrément ! Tu n'es jamais dans l'exagération oncle Lon ! Je me sens déjà beaucoup mieux, ajouta-t-elle en se relevant. Je te remercie de ta sollicitude, mais tu en fais trop. Je te préviendrai quand je serais à l'orée de la mort, ne t'inquiètes pas.

Elle le tapota sur l'épaule et se remit en route, nous laissant comme deux ronds de flanc. Lon devant le comportement de sa nièce, et moi devant la nouvelle qu'elle était sa nièce, justement.

Ce fut peu de temps après que le plan que je tenais entre les mains prit tout son sens. Parce qu'en termes de gros arbre, celui qui se dressait devant nous en était un bel exemple. C'était un gigantesque chêne au tronc exagérément large. Il était si grand que tous les autres arbres qui nous entouraient paraissaient minuscules. Son écorce était épaisse et rugueuse, et ses feuilles étaient immenses. Il avait sans aucun doute plusieurs centaines d'années. Fascinée, Mar posa la main dessus. Aussitôt elle ferma les yeux et fronça les sourcils qu'elle n'avait pas. Lon s'approcha à son tour et fit de même. J'étais intriguée et les imitai : sentaient-ils la fameuse énergie des arbres ? S'il était si vieux, il devait dégager quelque chose de puissant ! J'étais un peu excitée au moment de toucher la peau du chêne, et mais je fus déçue : je ne sentais absolument rien. C'était juste un arbre comme les autres. Bon, en beaucoup plus gros, certes, mais pour moi c'était la seule différence. Lon ouvrit soudain les yeux.

— C'est par là, dit-il en prenant la tête du groupe.

Mar confirma de la tête et le suivit. J'imagine que je n'avais plus qu'à faire de même. Franchissant des buissons de plus en plus imposants et un petit filet d'eau qui sortait de je ne sais où, nous découvrîmes rapidement des premières pierres au sol. Elles n'étaient pas nombreuses, et éparpillées un peu partout. La plupart étaient recouvertes en totalité ou partiellement de mousse, mais on pouvait apercevoir des traces bleues à certains endroits. L'excitation

me gagna à nouveau : nous étions proches du but ! Nous continuâmes notre route et débouchèrent sur une petite clairière. Là, les ruines étaient visibles, mais l'endroit n'était guère impressionnant et j'en fus presque déçue. Je m'attendais à trouver quelque chose de mystique et grandiose, pas simplement quelques pierres vaguement bleues formant un reste de colonne effondrée et des murs qu'on ne voyait même plus car les herbes les avaient recouverts. Lon et Mar en revanche, ne partageaient pas ma déception, bien au contraire.

— C'est là, on est arrivés ! Sourit Mar. Jor nous a guidé où il fallait !

Chapitre 10

Il n'y avait rien, pas de grotte, pas de temple, pas d'autel ou de coffre pouvant contenir la corne, rien. Même pas une onde magique dans l'air. Rien d'autre que ces quelques cailloux. Je ne comprenais donc pas l'engouement de Mar et de Lon. Ils regardaient autour d'eux le sourire aux lèvres et se mirent à discuter dans leur propre langue, visiblement excités. Pour ma part, je ne voyais qu'une colonne détruite au milieu d'une enceinte, elle aussi effondrée. Il y avait bien quelques dalles de pierre recouvertes d'herbe sur le sol, mais aucune ne sortait du lot. Aucune n'était gravée d'un quelconque symbole, elles étaient même complètement lisses et usées par le temps.

— Je ne comprends pas, commençai-je. Vous voyez plus de choses que moi ? Parce que là je suis dépassée. Ce sont les pierres qui vous mettent dans un état pareil ?

— Il n'y a pas que des pierres. Il y a autre chose, nous pouvons le ressentir et l'entendre, me répondit Lon.

Je tendis l'oreille, mais seul le son du vent dans les feuilles parvint jusqu'à moi.

— Vous ne devez pas l'entendre car vous êtes une simple humaine. Pour nous, le signal est clair.

La simple humaine le remercia mentalement, un peu exaspérée par la remarque. Je savais bien que je n'avais rien de particulier, ce n'était pas la peine d'enfoncer le clou.

— Il y a un filtre sur cet endroit, quelque chose qui ne peut pas être perçu par tout le monde.

— Comme celui sur Osseani ?

Lon hocha la tête :

— Quelque chose de similaire, oui.

— Bon alors, par où faut-il aller, que faut-il faire ?

— Un instant, nous devons déchiffrer le message.

Ils fermèrent les yeux tous les deux et je pus voir sur leurs visages qu'ils se concentraient. Ils se dirigèrent alors vers la colonne en ruine et s'y arrêtaient un moment. Mar passa lentement sa main

dessus, prononçant des choses que je ne comprenais pas et claquant doucement la langue. Un clic se fit alors entendre, suivi du son d'une pierre qui glisse. Les deux Hu'daï ouvrirent alors les yeux.

— Le passage est ouvert, annonça calmement Lon.

Je regardai aux alentours : rien n'avait changé. Les ruines étaient toujours en ruine, et l'herbe recouvrait toujours les murs détruits.

— Venez Clara, me dit Mar en prenant ma main et en me guidant un peu plus en avant.

Nous nous éloignâmes quelques mètres de la colonne et des ruines. Je ne sais pas s'il y avait eu un jour quelque chose à cet endroit, mais aujourd'hui en tout cas, il n'y avait plus que de l'herbe. J'étais vraiment sceptique.

— Faites-moi confiance me souffla Mar en souriant. Avancez doucement et ne vous arrêtez pas.

Je lui obéis, sa main toujours dans la mienne. Ce qu'il se passa ensuite me laissa coite. Me sentant descendre alors que le terrain n'était pas en pente, je regardai mes pieds. Ils avaient disparu. Le bas de mon corps, jusqu'à la moitié de mes jambes avait été comme avalé par le sol. Mar avait beau avoir l'air serein, je ne pus réprimer un mouvement de panique et fit marche arrière, lâchant sa main. Mes pieds redevinrent visibles et avaient l'air tout à fait en bon état. Je n'étais pas blessée, ni recouverte de terre comme ça aurait dû être normalement le cas.

— C'est le filtre. Comme à Osseani, vous l'avez dit plus tôt, dit Mar en me tendant à nouveau sa main. Le sol n'existe pas, il n'existe plus pour le moment. Enfin, pas comme vous le voyez en tout cas.

Pas vraiment plus rassurée, je m'accrochai à ses doigts et nous descendîmes. Plus nous nous enfoncions sur la pente invisible, plus le sol se rapprochait de ma tête. Lorsque mon menton fut sur le point de toucher l'herbe, je m'arrêtai un instant, le cœur battant. Ce n'était pas naturel. J'avais l'impression de me faire littéralement engloutir par la terre, d'être enterrée vivante. Je crus un instant que j'allais renoncer, que j'étais trop faible pour ça – et je l'étais probablement – lorsque je sentis quelque chose sur mon épaule. En me retournant, je vis Lon derrière moi, enfoncé jusqu'au torse, le bras tendu vers moi. Mar resserra aussi son contact avec ma paume. Je n'étais pas

seule. Ils étaient avec moi et leur air confiant me donna de la force. Je pouvais le faire.

Je soufflai un grand coup et fit un grand pas en avant. La traversée fut facile. De l'extérieur, je passais soudainement à l'intérieur, sans aucune transition désagréable de type terre dans les yeux ou lombric dans les cheveux. Ce qui, au final, était plutôt logique étant donné que le reste de mon corps n'avait pas subi ce genre de désagrément. Nous nous trouvions dans un souterrain creusé à même la terre. Il n'y faisait étrangement pas sombre, et j'en découvris la raison en regardant derrière moi : le ciel et les arbres étaient visibles. Depuis l'intérieur, le filtre n'agissait pas sur ma perception. Nous continuâmes notre chemin, descendant toujours plus, et arrivâmes à une intersection. Un peu au hasard, suivant notre intuition commune, nous prîmes le couloir de gauche. Au bout de quelques mètres, les murs de terre firent place à des parois de pierre contre lesquelles étaient posés régulièrement des piédestaux accueillant des globes lumineux éclairant notre route. Notre descente me sembla durer une éternité. J'avais l'impression de pénétrer dans les entrailles de notre planète.

Nous finîmes par déboucher sur une vaste grotte. Au vu des stalactites qui pendaient au plafond, c'était une cavité naturelle, mais elle avait été quelque peu aménagée. Les murs étaient en effet recouverts de pierre couleur craie. Le sol était, quant à lui, revêtu d'un dallage bleu aux lignes blanches formant des losanges. Au centre de la caverne il y avait un gigantesque trou dont le diamètre faisait quasiment la moitié de la pièce dans laquelle nous nous trouvions. Je m'en approchai doucement et fus stupéfaite de voir qu'il s'agissait d'un bassin rempli d'une eau bleu turquoise. Le fond semblait éclairé par de petites boules de lumière similaires à celles que j'avais vues lorsque nous avons quitté Osseani. J'allais en faire la remarque lorsque Mar nous héla :

— Venez voir !

Elle se tenait sur la droite, près du mur. En m'approchant, je vis que celui-ci était sculpté de motifs divers semblant représenter des poissons. Lorsque j'arrivai à sa hauteur, Lon sur mes talons, elle se poussa sur le côté et nous laissa admirer ce qui l'avait interpellée. La

silhouette d'un homme était gravée dans la pierre. Il était aussi grand que Lon et ressemblait à mes compagnons. Il avait de longs cheveux qui entouraient sa tête comme un soleil, ses pieds étaient palmés et il était entouré de deux hippocampes gigantesques qui faisaient quasiment sa taille. Je me demandai si le dessin de ces poissons était à l'échelle, car si c'était le cas, ces animaux avaient largement rapetissé depuis.

— Tu crois que c'est Nep ? Demanda Mar à son oncle.

— Peut-être, ce n'est pas impossible. Il était l'un des rares à se déplacer à cheval marin. Ce qui est sûr, c'est que les nôtres sont déjà venus ici. Je peux sentir leur énergie.

— Oui, moi aussi.

— Alors, la corne n'est peut-être pas loin ? Il y a un bassin là-bas, dis-je en pointant la fosse du doigt. Peut-être que...

— De l'eau ? S'exclama Mar en courant vers le centre de la grotte. Mais oui ! Il y a de l'eau ! C'est formidable !

Elle retira ses vêtements en un rien de temps, se retrouvant dans sa combinaison, et trempa ses pieds dans le liquide bleu. Elle se mit alors à rire doucement.

— Elle est délicieuse ! C'est juste ce dont j'avais besoin. Viens Lon !

Puis elle disparut dans le puits. Le temps de la rejoindre, elle était remontée à la surface.

— Il y a une galerie là-dessous, il faudrait l'explorer. On ne peut aller nulle part ailleurs dans cette caverne.

Lon plongea à son tour. L'expression d'intense bonheur qui se peignit sur son visage au moment où il pénétra dans l'eau me toucha. J'étais heureuse qu'ils puissent à nouveau se baigner et se régénérer après avoir passé autant de temps à l'extérieur. Je me rendis compte que le malaise de Mar un peu plus tôt dans la matinée m'avait angoissée plus que je ne le pensais. Je ne voulais pas qu'elle connaisse la fin atroce de Jor. Ils prenaient des risques insensés pour retrouver cette corne et je réalisai soudain à quel point ils me faisaient confiance. Ils m'avaient suivi jusqu'ici, dans un environnement qu'ils ne maîtrisaient pas. Je n'étais pas sûre qu'à leur place j'aurais pu faire la même chose.

Les voir s'ébattre dans l'eau me fit sourire et me donna envie de les rejoindre. Je décidai donc de commencer par me faire un petit bain de pieds, histoire de me détendre après toute cette marche. Mar avait raison, l'eau était à température idéale, ce qui était plutôt étonnant car il me semblait que nous étions profondément enfoncés sous terre. Un effet de la géothermie peut-être ? Je décidai d'arrêter de me poser trop de questions et de simplement profiter du moment, puis m'allongeai sur le sol. Là, les pieds dans l'eau chaude et le corps sur le dallage frais, le rire de mes compagnons dans les oreilles, je me crus un instant au paradis. Un instant seulement, car une voix puissante résonna tout à coup autour de nous :

— Qu'est-ce que vous faites là ! Qui êtes-vous ?

Je relevai la tête et vit un petit homme à l'entrée de la caverne. Nous n'étions pas seuls ici.

Chapitre 11

Je me redressai vivement. Lon et Mar étaient toujours dans l'eau, au fond du bassin. J'examinai le nouveau venu. Lui non plus n'était pas humain. Décidément, le monde était bien plus vaste que ce que je pensais ! L'être était petit et devait probablement mesurer un peu plus d'1 mètre. Il avait le visage très dur et ne semblait n'avoir ni cheveux, ni barbe, ni sourcils. De là où j'étais, à quelques mètres de lui, j'avais l'impression que sa peau ressemblait à de la pierre ou à de la boue séchée. Il était habillé d'une tenue marron semblable à une longue tunique lui descendant jusqu'aux pieds, que je ne voyais pas. Il me regardait, l'air en colère.

— Bonjour, balbutiai-je.

— Qui êtes-vous ? Répéta-t-il de sa voix forte et grave.

— Je m'appelle Clara. Je suis une humaine, je vis à la surface.

— Je vois bien que vous êtes une humaine, vous me prenez pour qui. Comment avez-vous pu descendre jusqu'ici ? Cet endroit n'est pas accessible aux humains. Vous et les vôtres êtes déjà incapables de voir ce qui vous entoure, alors ce qui est invisible à vos yeux, je n'en parle pas !

Gna, gna, gna, les humains sont aveugles et trop débiles pour voir ce qui est visible et invisible... Quel rabat-joie sérieusement ! N'empêche que j'étais là, dans cette caverne, moi. Bon d'accord, tout n'était probablement qu'un accident et du hasard, et sans Lon et Mar j'aurais tourné les talons devant les ruines, mais quand même : j'étais là, engagée dans une aventure pour sauver le monde, et par extension ses petites miches de pierre ! Je n'eus pas le temps de lui faire un discours enflammé sur ma quête héroïque – disons le tel que c'est – que je vis son visage s'éclairer. Je pensai un instant que c'était mon charisme éclatant qui l'avait convaincu avant même que j'ai ouvert la bouche, mais la réalité était tout autre et un peu décevante : il venait d'apercevoir mes compagnons. Mar et Lon étaient en effet remontés à la surface et sortaient tout juste du bassin. Ils semblaient complètement revigorés. Leur visage était plus

détendu et leur peau ne paraissait plus sèche. Cette baignade leur avait été vraiment salutaire.

— Ha ! Ha ! Des Hu'daï ! S'exclama-t-il en riant, faisant claquer sa langue sur la dernière syllabe du mot.

L'homme de pierre entama ensuite un monologue dans la langue de Lon et Mar, qui semblaient stupéfaits.

— Comment avez-vous appris à communiquer ainsi ? Reprit Mar dans une langue que je pouvais comprendre.

— J'ai appris votre langue il y a longtemps. J'ai croisé l'un des vôtres et nous avons échangé notre savoir. Il souhaitait quelque chose, je le lui ai donné en échange de l'apprentissage de cette langue. Elle est très complexe et j'ai eu un peu de mal à en capter toutes les subtilités, mais je crois pouvoir dire que je m'en sors plutôt bien. Elle fut bien plus intéressante à apprendre que le langage grossier des humains, continua-t-il en me regardant.

Il commençait à m'énerver avec ses réflexions sur les humains. Mais qu'avaient donc tous ces êtres contre nous ? Ce n'était pas parce qu'on ne vivait pas sous la mer où dans des grottes mystérieuses qu'on était pour autant dépourvus d'intérêt ! Lon et Mar, quant à eux, étaient sidérés d'apprendre qu'un des leurs l'avait rencontré.

— Et vous ? Vous êtes qui ? Demandai-je sur la défensive.

— Nardo. Je suis un Klum et je vis dans ce lieu depuis des années. C'est d'ailleurs ici que j'ai rencontré Tia il y a 105 ans.

— Tia ? Vous avez rencontré Tia ? Demanda Lon, ahuri.

— Comme je vous le dis.

— C'est lui qui a quitté Osseani il y a un siècle, me dit Mar.

Mon cœur s'accéléra. Les Hu'daï pensaient que c'était peut-être lui qui avait pris la corne. Nous étions sur la bonne piste ! Jor avait vraiment fait du bon travail.

— Tia était-il seul ? Demanda Lon. Avait-il un objet particulier avec lui ? Une corne de nacre en forme de coquillage ?

— Tut, tut ! Je ne vous répondrai pas. Enfin, pas tout de suite. Vous voyez, je suis un Klum, comme je vous l'ai déjà dit. Et les Klum ne donnent jamais rien sans rien.

— Si on ne trouve pas cette corne, quelque chose de terrible va se passer, continua Lon. Aidez-nous !

— Je vous aiderai... mais pas avant que vous m'ayez donné quelque chose. Je vous l'ai dit, je suis un Klum, et les Klum...

— ... ne donnent jamais rien sans rien, oui, oui, on a bien entendu, m'emportai-je.

Je m'approchai de lui, tentant de prendre l'air le plus menaçant possible. On n'avait pas le temps d'en perdre, du temps.

— Écoutez-moi bien, espèce de minable, la survie du monde, et donc la vôtre, dépend de cette corne. Alors vous allez nous répondre ou je vais vous y aider. Et croyez-moi, ça ne sera pas plaisant pour vous.

Nardoz me regarda, ses yeux marron à la pupille jaune fixés sur les miens. Il n'avait pas peur du tout, et avait même l'air hautain, ce qui me vexa un peu et me fit perdre toute contenance. Lon me regarda, l'air exaspéré.

— Vos motivations m'importent peu, humaine. Si ma vie doit se terminer aujourd'hui, qu'il en soit ainsi, le destin aura choisi, et il faut bien mourir un jour. Notez que ça serait dommage, car je peux certainement vous aider dans votre quête. Mais pour ça, vous devez m'aider d'abord. C'est comme ça que ça fonctionne.

— Et que pouvons-nous faire pour vous Nardoz ? Demanda Lon, ignorant ma mine déconfite.

— Ah ! Qu'il est plaisant de parler avec quelqu'un ayant un peu de savoir-vivre ! J'ai perdu quelque chose. Si vous me le récupérez, je vous dirais tout ce que je sais. Suivez-moi.

Il sortit de la caverne, suivi par Mar et Lon. Quant à moi, blessée dans mon amour propre, en colère, je restai là, les poings et la mâchoire serrés. Je faillis tout abandonner, les laisser là et partir, rentrer chez moi et attendre qu'ils retrouvent la corne. Je faisais partie d'une civilisation grossière, inutile et malveillante ? Qu'ils se débrouillent alors ! Ils n'avaient pas besoin de moi. Je respirai un grand coup et me forçai à me calmer. Dans une situation critique, la colère n'était jamais bonne conseillère. Je pris donc un peu de temps pour recentrer mes idées. Je me rendis compte que ma réaction n'était que de l'orgueil mal placé. En réagissant ainsi, je donnais raison à Nardoz et à Yen. Mais ce qu'ils pouvaient penser de moi, de nous, n'avait pas d'importance à ce moment précis. Ce qui comptait, c'était de trouver cette corne, et de tout faire pour ça.

Nardoz voulait qu'on fasse quelque chose pour lui ? Et bien soit, j'aiderai Lon et Mar dans cette tâche.

— Tout va bien Clara ? Je croyais que vous étiez derrière, et ne pas vous voir m'a inquiétée.

Je relevai la tête. Mar était à l'entrée de la grotte, un air inquiet sur le visage.

— Ce n'est rien, pardon. J'étais perdue dans mes pensées. J'arrive !

Je me dirigeai vers elle, heureuse qu'elle se soit inquiétée de mon sort, et la suivis dans le couloir de pierre. Nous rattrapâmes rapidement Lon et Nardoz, car le Klum ne marchait pas très vite. Il parlait dans la langue des Hu'daï, visiblement ravi de pouvoir faire claquer sa langue et ses lèvres. Dans le même temps, Mar me traduisait ce qu'il disait.

Nardoz était arrivé dans cet endroit il y a 150 ans. Ce n'était pas lui qui l'avait bâti, il l'avait trouvé tel quel. Il s'y était installé car il était à l'abri des regards et que personne ne le fréquentait. Il s'y sentait en sécurité, chose importante chez les Klum, car c'étaient des êtres qui vivaient seuls la majeure partie de leur vie. Et, s'ils croyaient au destin et pensaient que ce qui devait arriver arrivait, cela ne les empêchait pas de se protéger et de ne pas courir vers le danger. Ici il vivait tranquille, et il contribuait aussi à ce que le filtre reste en place, car s'il venait à disparaître la grotte entière s'effondrerait sur elle-même. En effet le champ d'énergie, en plus de duper les yeux non avertis, permettait que la structure tienne debout.

Nous finîmes par arriver à l'intersection croisée plus tôt dans la matinée. En tournant à droite nous reviendrions sur nos pas et sortirions du souterrain. Nardoz alla vers la gauche. Le couloir était similaire à celui dont nous venions de sortir. Les murs de terre se parèrent rapidement de pierre, et l'endroit était éclairé par des boules lumineuses posées régulièrement sur le chemin. Nous débouchâmes sur une petite pièce circulaire dépouillée de toute décoration. Le sol était en terre et le mur en pierre. Quatre ouvertures étaient creusées dans la paroi, menant vers d'autres endroits mystérieux. Il y avait aussi un petit bassin au centre, dans

lequel l'eau était moins éclairée que dans la grande caverne. Nardo s'arrêta juste à côté et pointa le puits du doigt :

— Voilà, c'est ici ! J'aimerais que vous plongiez là-dedans et me rameniez une perle que j'ai perdue. Je l'ai laissée tomber par mégarde et je ne peux pas plonger, car je ne sais pas nager. Je suis fait de pierre, je coulerais à pic ! Cette perle est très précieuse pour moi, c'est ma grand-mère qui me l'a donnée et elle contient tous les souvenirs de ma famille. Si vous me la ramenez, je vous en serais éternellement reconnaissant, et je vous dirais tout ce que vous voudrez savoir.

C'était juste ça ? Plonger pour retrouver une perle ? C'était plutôt simple comme mission, et je décidai d'accompagner Mar et Lon, histoire de voir à quoi pouvait bien ressembler ce nouveau monde souterrain. Évidemment, j'aurais dû me douter que ça n'allait pas être aussi facile que ça.

Chapitre 12

L'eau du puits était moins engageante que celle de l'autre bassin, mais cela ne me rebuta pas pour autant. J'enlevai mes vêtements, pris mon respirateur dans mon sac à dos et l'appliquai sur mon visage. À nouveau la seconde peau me recouvrit intégralement. Lon et Mar se mirent dans l'eau et je les suivis. C'était trop étroit pour que Lon me porte, aussi décidai-je de passer en dernier afin de ne pas freiner la progression de mes deux compagnons. Nous nous retrouvâmes dans un tunnel à la paroi rocheuse brute. Certaines pierres étaient saillantes, et il me fallut parfois faire des contorsions pour ne pas me blesser. Mar et Lon, quant à eux, étaient tout à fait à l'aise et ils évitaient les obstacles avec grâce. Le début de la descente se passa relativement bien, car la cheminée sous-marine était éclairée grâce à quelques boules lumineuses qui flottaient çà et là. Mais plus on s'enfonçait dans les profondeurs, plus elles se raréfiaient et plus l'obscurité gagnait du terrain. Nous finîmes tout de même par sortir de ce couloir rocheux pour arriver dans une cavité plus large dont on ne voyait pas le fond.

Par signes, Lon me fit comprendre qu'il continuerait avec Mar jusqu'au fond pendant que je restais là. Ils pouvaient en effet voir relativement bien dans le noir et n'avaient pas besoin que je sois avec eux pour trouver la perle. Je les regardai disparaître dans l'obscurité et me retrouvai seule. La sensation était étrange, je me sentais démunie dans cet univers que je ne maîtrisais pas. Pour me changer les idées, j'entrepris d'explorer un peu les alentours. La paroi de cette caverne immergée était elle-aussi brute, mais la roche était plus poreuse et moins saillante que dans le tunnel. Je fus attirée par une partie scintillante un peu plus loin, à la frontière de l'obscurité. Je fus stupéfaite de voir que de petits cristaux semblables à des diamants étaient incrustés dans la roche. Ils brillaient d'une légère lumière blanche, reflétant les quelques boules lumineuses flottant plus loin. Ceux-là au moins, personne ne viendrait les chercher !

Plongée dans mes pensées, je sentis quelque chose passer à toute vitesse derrière moi. Mar et Lon avaient déjà trouvé la perle, ils avaient été rapides. Je me retournai mais ne vis rien. Je plissai des yeux pour tenter d'améliorer ma vision, mais sans résultat. Je décidai alors de retourner à l'entrée du tunnel pour les attendre. Je sentis à nouveau quelque chose passer près de moi, me frôlant presque cette fois. Je tentai de rationaliser la chose, de me dire que Lon et Mar me faisaient une blague – pas drôle certes, mais l'humour n'était pas toujours universel – mais je ne pus empêcher mon cœur de s'emballer. Je ne me sentais tout à coup plus très à l'aise dans l'eau. Je me hâtai de nager vers la cheminée, poussant le plus fort et le plus rapidement possible avec mes membres d'humaine. J'étais presque arrivée lorsque quelque chose surgit des profondeurs comme un boulet de canon et vint s'écraser sur la paroi en face de moi. C'était Lon. Le choc fut rude et il fut assommé sur le coup. Paniquée, je me précipitai vers lui au plus vite. Son corps flottait devant moi, les membres lâches et les yeux fermés. Je fus rassurée de voir qu'il ne semblait pas blessé, simplement K.O, même si plusieurs égratignures recouvraient son corps. Que s'était-il passé ? Où était Mar ? Je tentai à nouveau de percer les ombres, mais sans succès. Je ne savais pas quoi faire. Fallait-il que je remonte avec Lon ou que j'attende un peu Mar ? Je n'eus pas le temps de me décider.

Quelque chose jaillit de l'obscurité. J'eus du mal à discerner ce que c'était exactement, mais je vis très clairement une gueule ronde et béante remplie de crocs pointus se diriger vers moi. Mon sang ne fit qu'un tour, et si j'avais pu hurler je l'aurais fait. Comme la créature approchait, je vis que sa mâchoire était entourée de petits yeux globuleux. J'allais prendre Lon sur mon dos et nager vers la sortie lorsque Mar déboula du fond de la caverne à toute vitesse et percuta le monstre sur le côté. Il fut éjecté sur la droite dans un hoquet de douleur et de surprise. Je pris Lon par le bras et commençai à me diriger vers le tunnel lorsque quelque chose s'enroula autour de ma jambe droite. Je me sentis alors tirée vers l'arrière avec force, tandis que je lâchais Lon. Je pus me retourner sur moi-même et apercevoir que c'était la créature qui me tenait grâce à l'un de ses deux tentacules. Son second appendice battait dans l'eau, peut-être à la

recherche d'un des Hu'daï. Je fus un instant paralysée par la peur, mais mon réflexe de survie s'activa lorsque la gueule se rapprocha de moi. Il n'était pas question que je me fasse manger par un truc bizarre au fond d'une caverne inconnue ! Je battis des pieds aussi fort que possible, touchant à plusieurs reprises le corps mou et spongieux de la chose. C'était comme s'enfoncer dans un gâteau de semoule mal cuit : la sensation était particulièrement désagréable. La créature ne lâchait cependant pas l'affaire – ni ma jambe – et je me résolus à utiliser aussi mes mains, avec lesquelles je frappais et griffais le tentacule. C'était déjà plus efficace, et je sentis le bras tressaillir sous mes assauts. Il commençait à desserrer son étreinte lorsque Mar surgit et percuta à nouveau la créature, ce qui suffit pour me libérer totalement. Je remontai alors vers le tunnel le plus rapidement possible, suivie par Mar qui me prit le bras pour aller plus vite.

Elle avait fait rentrer Lon, toujours assommé, dans les premiers mètres du passage menant à la surface. Nous nous engouffrâmes à l'intérieur puis je me plaçai au-dessus de Lon alors que Mar se mit en dessous et nous remontâmes ainsi, moi dirigeant Lon du mieux que je pouvais, essayant d'éviter qu'il ne se blesse contre les pierres proéminentes, et Mar poussant son oncle. Nous avions avancé de quelques mètres lorsque nous entendîmes un claquement plus bas : la créature était remontée et tentait de nous atteindre avec ses tentacules. Elle toucha Mar à plusieurs reprises mais sans parvenir à la saisir. Ses coups étaient cependant douloureux, car ma compagne grimaçait de douleur sous ses assauts. Elle continuait malgré tout à avancer, et nous fûmes bientôt hors d'atteinte.

Je fus heureuse de sortir la tête de l'eau. Je pris Lon sous les bras et le tirai jusqu'à ce son visage soit lui aussi à l'air libre. Puis je sortis du puits et Mar put émerger à son tour. Ses jambes étaient rouges et portaient les traces des coups assénés par le monstre. Nous réussîmes à sortir son oncle de l'eau et à l'allonger sur le sol, sous le regard étonné et un peu inquiet de Nardo. Retirant mon masque, je demandai au Klum de m'apporter une lumière puis j'examinai le corps de Lon, alors que Mar s'allongeait à côté, le visage tordu par la douleur. Comme j'avais pu le voir dans l'eau, il ne présentait

aucune blessure sérieuse, seulement quelques égratignures sur le dos, là où il avait percuté la roche, ce qui me soulagea. Mar me rassura davantage :

— Nous avons une peau très solide qui nous permet de résister à de nombreux chocs. Lon a connu pire. Je pense qu'il va bien, mais il doit se reposer. Dommage que nous n'ayons pas de chambre de stase, ça aurait été plus vite.

— Et vous, comment allez-vous ? Vos jambes...

— Ce n'est pas grand-chose, ça va passer. Mais ce truc n'a pas ménagé ses forces.

— Que s'est-il passé ? Vous avez ma perle ? Demanda Nardoz.

— Il n'y a vraiment que ça qui vous intéresse ? Lui répondis-je vertement. Vous auriez pu nous prévenir qu'il y avait un monstre dans cette caverne ! On aurait pris nos précautions !

— Un monstre ? Quel monstre ? Je n'étais pas au courant. Mais ça explique pourquoi l'intensité de la lumière a diminué au fil des années, continua-t-il après un court instant.

— Mais vous vous fichez de moi ? Vous êtes inconscient ! Nous aurions pu y laisser la vie ! On a failli se faire dévorer vivants mais vous, tout ce qui vous intéresse c'est savoir si votre précieuse perle est en sécurité ? Et vous vous prétendez évolué !

— Mais il ne vous est rien arrivé de grave, tout va bien, c'est l'essentiel ! Vous venez de dire qu'il allait s'en sortir !

Mar et moi le regardâmes avec colère. Je n'en revenais pas de la légèreté avec laquelle il prenait la situation. J'ai bien cru que j'allais mourir, Lon était assommé et Mar avait les jambes recouvertes de traces rouges. Et lui ne pensait qu'à sa petite personne. Cette attitude m'énerva, et je ne me privai pas de le lui signifier par un soupir accompagné d'un regard désabusé et hautain. Nardoz baissa la tête, penaud.

— Vous avez raison, je suis désolé. Mais je vous assure que je ne pensais pas qu'il y avait le moindre danger.

Dans un soupir, Mar se rassit, s'approcha de son oncle et ouvrit une petite poche dissimulée dans la combinaison de Lon. Elle en sortit une toute petite perle blanche parfaitement ronde, magnifique. Le visage de Nardoz s'éclaira en la voyant.

— Ah ! Vous l'avez trouvée ! Vous l'avez trouvée ! Quel bonheur ! Sanglota-t-il.

La prenant délicatement dans ses grosses mains de pierre et de boue, Nardoz se mit à danser. L'air bourru qu'il avait jusqu'à présent s'effaça un instant et il ne fut plus que bonheur. Cela ne dura que quelques secondes, mais me mit du baume au cœur. J'étais incapable de rester en colère contre quelqu'un qui manifestait une joie aussi sincère.

— Bon, reprit-il plus sérieux. Je vais vous dire tout ce que je sais sur cette corne que vous cherchez. Mais avant, il doit se reposer. Et vous aussi.

Chapitre 13

Nous nous allongeâmes quelques instants. La seconde peau m'ayant permise de rester quasiment sèche, je pus me rhabiller, ce qui était plus confortable que de rester en sous-vêtements. La décharge d'adrénaline reçue quelques minutes plus tôt face à la créature s'estompa, et je me sentis soudainement lasse. Mon corps devint lourd et je ne pus plus bouger aucun de mes membres. Je fermai les yeux et m'enfonçai dans un lourd sommeil. Je flottai dans le vide, le corps plus léger que l'air, détendue. J'étais comme dans du coton, et la sensation était agréable. Je sentis la fatigue me quitter peu à peu, et je pus à nouveau battre des bras et des jambes. Je restai quelques temps ainsi, naviguant dans l'immensité du vide. C'est alors que je la vis. La créature. Ses dents acérées comme des poignards, ses deux tentacules puissants claquant comme des fouets. Je me mis à nager dans le vide, poussant de toutes mes forces sur mes jambes et mes bras, mais ça n'était pas très efficace. Je vis apparaître le sol plus bas et décidai de m'y diriger, tandis que les tentacules claquaient de plus en plus près de moi. Je parvins à poser mes pieds à terre puis je me mis à courir aussi vite que je le pouvais. Mais d'un coup, tout se mit à tanguer et la terre trembla violemment, me faisant perdre l'équilibre. Le sol disparut sous moi et je basculai alors dans le vide, plongeant à toute vitesse sans pouvoir m'arrêter.

Je m'éveillai en sursaut. J'étais toujours dans la grotte, avec Lon et Mar à mes côtés. La terre était parcourue de violentes secousses qui se répercutaient dans l'ensemble de mon corps. Mar avait raison : l'intensité des séismes ne faisait qu'augmenter. Celui-ci était si fort que la roche commença à s'effriter, et de la poussière tomba du plafond. Aussitôt, Mar s'agenouilla et ferma les yeux, imitée par Lon et Nardo. La roche cessa alors de se désagréger et les tremblements se firent moins forts, bien qu'ils fussent toujours

présents. Je compris qu'ils utilisaient leurs dons psychiques pour renforcer la protection des lieux. Lorsqu'enfin les secousses cessèrent, tous soufflèrent et se relevèrent. Lon semblait être remis de son choc. Les quelques heures de sommeil lui avaient du bien, comme à moi d'ailleurs. Je me sentais beaucoup moins fatiguée et prête à continuer l'aventure. Mar quant à elle avait toujours des traces rouges sur les jambes, mais elle ne semblait plus trop en souffrir.

— La situation devient critique, dit Lon. Nardo, il est temps de tenir votre promesse. Vous nous avez dit que vous avez vu Tia il y a un peu plus de 100 ans. Nous cherchons quelque chose de spécial, une corne. Et nous pensons qu'elle est peut-être en sa possession.

— Et vous avez raison. J'ai rencontré Tia, et il avait un objet étrange avec lui. C'était un beau coquillage, plutôt grand et tout blanc. Je n'aurais jamais su que c'était une corne s'il ne me l'avait pas dit.

Mon cœur s'accéléra. Nous nous rapprochions du but.

— Où avez-vous croisé Tia ? Demanda Mar.

— Ici même, répondit Nardo en ouvrant les bras.

— Justement, quel est cet endroit ? Comment Tia a-t-il pu le trouver ?

— Lorsque je suis arrivé ici, il n'y avait personne, c'était un lieu complètement désert. Mais il était rempli d'une énergie incroyable. Mon peuple est chargé de protéger la terre, de faire en sorte que la nature puisse s'y épanouir et s'y développer. Alors, lorsque j'ai découvert cet endroit, cette énergie, j'ai choisi d'y rester. Mais je n'ai pas plus de détails. Je sais simplement que c'est un lieu vraiment ancien. Le bâtiment extérieur était déjà détruit lorsque je suis arrivé. Je crois que Tia l'a trouvé parce qu'il a senti l'énergie qui en émanait.

— Oui, nous l'avons sentie aussi, mais seulement en arrivant, c'est étrange... murmura Lon.

— Les humains ont développé des ondes qu'ils utilisent pour leur technologie. Peut-être qu'elles agissent comme un brouilleur, avança Nardo. Quoi qu'il en soit, nous avons passé plusieurs jours ici ensemble. Il m'a appris sa langue. En échange, il voulait de mes conseils.

— Quel genre de conseils ?

— Je vis ici depuis quelques siècles vous savez, et j'ai vu les humains évoluer autour de moi. J'en ai vu passer des hommes et des femmes, même s'ils se font moins nombreux par ici depuis plusieurs dizaines d'années. Je ne me suis jamais montré à eux, mais je les ai observés pendant très longtemps. Tia voulait que je partage ce savoir avec lui.

— Votre savoir sur les humains ? Mais pourquoi ? Pourquoi il avait besoin de ça ? Et pourquoi a-t-il volé la corne ?

— Je n'ai pas la réponse à ces questions, Hu'daï. Ce que je peux vous dire en revanche, c'est qu'il était très intéressé par les humains. Il voulait savoir ce que je pensais de cette civilisation, et ce que représentait le pouvoir pour eux.

— Et que lui avez-vous dit ? Demandai-je, méfiante après toutes les tirades qu'il m'avait sorties sur les humains.

— Que selon moi, les humains étaient un peuple rempli de potentiel qu'il ne savait pas utiliser. Et vous ne le savez toujours pas d'ailleurs, ajouta-t-il en me regardant. Vous avez tellement à apprendre et à offrir. Vous avez des capacités incroyables, une puissance infinie de création. Tout vous est possible. Mais plutôt que de vous développer et d'écouter ceux d'entre vous qui commencent à toucher ce potentiel, vous préférez rester dans ce que vous connaissez, dans le pouvoir matériel, la gloire et la puissance physique. Vous préférez l'or à la connaissance, au partage et à l'élévation. Vous êtes comme des enfants qui auraient perdu l'envie de grandir et de se développer car la friandise qu'ils ont devant eux est plus facile et plus rapide à atteindre que les merveilles qu'il y a plus loin.

Nardoz laissa passer un court instant de silence puis regarda à nouveau Lon et Mar et rajouta :

— Voilà ce que je lui ai dit.

Sa déclaration me laissa abasourdie. Je ne m'attendais pas à quelque chose comme ça. J'étais persuadée qu'il allait dire que les humains étaient des gens idiots, sans valeur et sans intérêt. Mais c'était tout l'inverse. Je comprenais maintenant ses sentiments vis-à-vis de nous, et les réflexions qu'il avait pu me faire. Nardoz nous voyait comme des êtres infinis, et nous voir nous tortiller au sol, nous

battant chacun pour notre propre confort sans se soucier du reste alors que nous pouvions nous envoler, nous voir gâcher tout ce potentiel dont il parlait devant le décevoir.

— C'est tout ? C'est tout ce que vous lui avez dit ? S'étonna Lon.

— Oui, ça a semblé lui suffire. Ensuite il s'en est allé.

— Vous savez où ? Il vous a parlé de ses projets ?

— Non, il ne m'a rien dit. Mais je sais par où il est parti. Il y a plusieurs cavernes et points d'eau ici. Lors de son séjour, Tia a tout exploré. Puis, lorsqu'il a voulu partir, il m'a dit qu'il avait trouvé par où continuer sa route.

Il nous fit signe de le suivre et nous reprîmes le souterrain pour arriver jusqu'à la première caverne.

— Voilà, Tia est parti par là, dit-il en pointant le bassin.

— Effectivement, nous avons vu un passage en nous baignant tout à l'heure, dit Mar. Vous êtes sûr que ça arrive quelque part ?

— Il n'est jamais remonté, donc j'imagine que oui.

J'espérai que ce soit le cas, et qu'il ne se soit pas fait dévorer par le même style de créature que nous avons rencontré quelques heures plus tôt.

Au moment de partir, je me sentis un peu faible. Si Lon et Mar n'avaient pas besoin de se sustenter, je réalisai que pour ma part je n'avais pas mangé depuis la veille. Je décidai donc de m'octroyer une barre énergétique que j'avais fourré dans mon sac à dos avant de partir, tandis que les Hu'daï se mirent à méditer. Alors que je mâchais consciencieusement mon mélange de graines et de fruits secs en finissant la dernière bouteille d'eau qui nous restait, Nardož s'approcha de moi.

— Vous savez, dit-il, je ne crois pas que les humains soient tous bornés et aveugles. Je pense même que vous êtes en train d'évoluer de plus en plus vite, que votre conscience change peu à peu. Vous êtes toujours très lents, mais au moins vous continuez à avancer, et c'est bien. Petit à petit, vous atteindrez de nouveaux horizons.

— Vous croyez ? Rien n'est perdu pour l'espèce humaine ?

— Bien sûr que non ! Rien n'est jamais perdu si on n'abandonne pas. Ça peut être difficile parfois, et quand on vit des choses dures

on pourrait avoir tendance à vouloir tout arrêter. Il faut garder la vision de ce qui est possible, de votre grandeur, de votre infinité. Vous allez y arriver, je reste confiant. La preuve, vous êtes là Clara. À accompagner deux êtres dont vous ignoriez probablement l'existence il n'y a pas si longtemps dans une quête pour sauver le monde, pour sauver les vôtres. L'humain n'est pas si mauvais, vous en êtes un bon exemple. Vous commencez à vous élever, continuez, n'ayez pas peur du vide, embrassez le ! Et tout ira bien. Ce qui doit arriver arrive, mais vous pourrez toujours tirer des enseignements de ce que vous vivez, que ça soit bon ou mauvais. Vos échecs seront peut-être même vos plus grandes leçons. Vous n'êtes pas condamnée à stagner, bien au contraire.

Ses mots me redonnèrent une confiance incroyable, je me sentis portée. Moi qui avais longtemps pensé que je n'étais pas bonne à grand-chose, sans intérêt, je réalisai que ce n'était pas vrai. Je ne sais pas si j'étais une bonne représentante de l'humanité, mais je décidai à cet instant précis d'en montrer la meilleure facette. L'être humain était capable des pires choses, mais il savait aussi créer de la beauté, de l'amour, de la compassion, du bonheur. C'était sur ça qu'il fallait se fixer. Et j'allais le faire.

Chapitre 14

Nous étions fin prêts à partir. Je fourrai mes vêtements et ceux des Hu'daï dans mon sac à dos, en même temps que les bouteilles d'eau vides, puis me tournai vers Nardož :

— Merci. Pour tout.

Le Klum me sourit en faisant un signe de la tête.

— Bonne quête !

Je mis le respirateur sur mon visage et laissa la seconde peau me recouvrir, moi et mon sac sur les épaules. J'entrai ensuite dans le bassin. J'étais plus déterminée que jamais et j'étais remplie d'espoir. Nous n'avions jamais été aussi proches du but. Bientôt nous retrouverions Tia, et avec lui la corne. Ce n'était plus qu'une question d'heures. Derrière moi, Mar et Lon discutaient avec Nardož, et je remarquai à nouveau combien le Klum était heureux de pouvoir faire claquer sa langue. C'est sûr qu'ici il ne devait pas avoir l'opportunité d'échanger souvent avec des Hu'daï. Mes compagnons me rejoignirent ensuite dans le bassin et je m'accrochai au dos de Lon. Puis, après un dernier signe d'adieu à Nardož, nous plongeâmes.

Nous descendîmes rapidement jusqu'au fond du tunnel. Ici, les parois étaient lisses et blanches, et une multitude de petites boules luminescentes flottait autour de nous, éclairant parfaitement le passage. Arrivés au fond, Mar désigna un boyau creusé dans la roche. Il était trop petit pour que Lon et moi puissions passer ensemble, aussi descendis-je de ses épaules. Les Hu'daï passèrent devant et je les suivis, un peu stressée de passer dans un conduit étroit et sombre. Qui sait quel monstre pouvait s'y cacher ? Car après tout, nous n'étions pas sûrs que Tia soit réellement sorti de cet endroit. Je tentai d'enlever les images de crocs pointus et de corps – mon corps – déchiqueté qui jaillissaient dans mon esprit et continuai d'avancer derrière Lon. Les roches qui nous entouraient étaient également lisses, et je me demandai si c'était le fait des premiers occupants de Neptune. Nous avançâmes ainsi, en file indienne, pendant un long moment. Le passage était principalement une ligne

droite, mais il arrivait parfois qu'il se courbe. Les murs devenaient alors lumineux, grâce à des petits cristaux semblables à ceux que j'avais observés dans l'autre puits. Enfin, après ce qui me sembla être des heures – ce qui n'était assurément pas le cas – nous sortîmes du tunnel pour déboucher sur un espace beaucoup plus large. Si large qu'en fait je n'en voyais pas les extrémités. Lorsque je me retournai, je me rendis compte que le passage n'était plus visible. Je voyais à la place une paroi rocheuse couverte de coquillages et d'algues. Nous étions sortis de Neptune et avions probablement rejoint l'océan. L'endroit était sombre et j'avais du mal à distinguer ce qui m'entourait. Je ne voyais ni le sol ni la surface. Et, même si ma combinaison hu'daï me tenait à une température corporelle idéale, je sentis que l'eau était plus froide.

Lon s'approcha de moi et me fit signer de grimper sur ses épaules, ce que je fis. Nous partîmes ensuite, Mar à nos côtés, et nous nous éloignâmes vers le large. Les Hu'daï devaient avoir peur d'être trop proches de la côte et ne voulaient probablement pas risquer de se faire voir. Nous nous éloignâmes donc de quelques kilomètres avant d'émerger, distance que mes compagnons effectuèrent en moins de 2 minutes grâce à leur nage supersonique. En sortant la tête de l'eau, je ne reconnus pas où nous étions. Je pouvais voir la côte au loin, mais je ne pus y retrouver des repères familiers.

— J'entends quelque chose, dit Lon.

— Ah bon ? Je n'entends rien du tout, répondit Mar en fronçant les sourcils.

Autant dire que je m'abstins de signaler que moi non plus je ne percevais aucun son à part celui de l'océan.

— C'est très faible, à peine audible.

Lon ferma les yeux, se concentrant.

— C'est comme si le signal était caché. Il va et vient, il n'est pas régulier.

Il garda les yeux fermés, écoutant longuement ce son que nous ne pouvions entendre. Puis, sans rien dire, il replongea et Mar le suivit. Nous nageâmes longtemps, probablement une à deux heures. Lon allait parfois dans une direction avant de revenir sur ses pas, ou bien il s'arrêtait pour écouter attentivement puis repartait. Quant à moi, ne

pouvant faire grand-chose, j'admira le monde qui m'entourait. Nous croisâmes toutes sortes de poissons multicolores, de toutes les formes et de toutes les tailles. Nous accompagnâmes un gigantesque banc de poissons argentés qui se mouvait avec grâce, rencontrâmes plusieurs méduses blanches aux longs filaments translucides, et je vis même ce qui ressemblait à un petit requin se promener tranquillement. Enfin Lon remonta à la surface. Nous étions en pleine mer, il n'y avait absolument rien aux alentours.

— Nous sommes proches, je le sens.

— Je n'entends toujours rien.

— Tu n'écoutes pas assez, concentre-toi ! Écoutons ensemble.

Mar ferma les yeux et descendit légèrement sous l'eau, s'immergeant jusque sous les yeux. Elle se concentra longtemps, le visage froncé par l'effort. Lon aussi écoutait. Il donna la main à sa nièce et nous restâmes ainsi quelques minutes. Puis, ils s'écrièrent d'un seul coup, ensemble :

— J'ai trouvé !

— On est juste à côté, continua Lon. Le filtre est très puissant, mais le signal reste perceptible. Nous avons mis en commun nos capacités psychiques, ça nous a permis de les décupler et d'entendre plus clairement et facilement, m'expliqua-t-il.

Nous replongeâmes, Lon et Mar se tenant toujours la main. Nous nageâmes à nouveau quelques kilomètres avant de refaire surface.

— C'est là, affirma Mar. Concentrons-nous. Clara, restez sur le dos de Lon pendant que nous sortons. Le filtre est puissant, et vous ne pourrez pas le traverser seule : vous resteriez dans l'eau alors que nous serions de l'autre côté.

Je raffermiss mon étreinte contre Lon, et les deux Hu'daï avancèrent lentement, les mains toujours serrées, le visage toujours concentré. Puis soudainement, la mer qui s'étendait devant moi disparut. Nous étions en face d'une île recouverte d'une épaisse forêt. Vers l'ouest s'élevait une petite colline, en haut de laquelle était bâtie une maison. Nous sortîmes de l'eau et une fois sur la plage je retirai mon masque et ma seconde peau. Le sable était d'une blancheur presque surnaturelle, semblable à celui qu'on pouvait trouver au Yémen et que j'avais pu voir sur des photos.

Derrière moi, l'océan s'étalait à perte de vue. Plus loin au large, on devinait le continent.

— Il est là, murmura Lon. Tia est là, je le sens.

— Oui, moi aussi.

Nous regardâmes tous la petite cabane sur la colline. C'était notre prochaine destination.

Nous avançâmes dans la forêt. Nous étions sur une île déserte à la végétation luxuriante. Il y avait des buissons partout, et des arbres au tronc long et fin étalaient leurs multiples branches sur des mètres et des mètres, cachant le ciel de leurs grandes feuilles rondes. L'environnement semblait tout de même entretenu et à plusieurs endroits nous trouvâmes des paniers tressés avec des feuilles d'arbres et de petits outils de bois servant à creuser la terre, peut-être pour récolter des tubercules comestibles. J'aperçus également de grands arbustes aux feuilles ovales dont les rameaux ployaient sous le poids de fruits eux aussi ovales et recouverts d'une peau verte ressemblant à des écailles. Un chemin traversait le bois, ce qui nous permit de progresser facilement et d'arriver rapidement au pied de la colline. Juste à côté, il y avait un bassin relié directement à l'océan par une rivière, dans lequel des poissons nageaient. Un filet de pêche était posé sur une pierre à proximité de l'eau. Les pans de la colline étaient eux aussi bien entretenus. Elle était recouverte d'herbe et de fleurs rouges. L'endroit était vraiment joli. Tout semblait indiquer que l'île était cultivée. Tia ne devait donc pas vivre seul, puisque les Hu'daï n'avaient pas besoin de manger. Pourtant, il n'y avait absolument personne autour de nous.

Nous nous engageâmes sur le chemin montant vers le sommet de la colline. Il en faisait le tour en pente douce et nous arrivâmes donc à destination sans effort. La maison devant nous était plus grande que ce qu'il n'y paraissait en bas, mais restait petite. Elle était tout en bois, avec de larges baies vitrées et un toit en chaume. Elle était vieille et abîmée, on pouvait y voir de multiples traces de réparations disséminées un peu partout : planches reclouées, morceau de toit colmaté grâce à des feuilles et fenêtres condamnées. Nous toquâmes à la porte, mais n'obtenant aucune réponse, nous fîmes le tour de la maison et regardâmes à travers les vitres. Elle était vide.

Lon appela plusieurs fois Tia dans sa langue, mais sans succès. Il n'y avait personne dans les environs, nous étions seuls.

Chapitre 15

Lon soupira bruyamment, visiblement exaspéré.

— Où est-il ? Je suis sûr qu'il n'est pas loin, et je suis certain qu'il sait que nous sommes là, il a forcément entendu nos appels oraux et mentaux. Pourquoi ne répond-il pas ? Pourquoi ne vient-il pas à notre rencontre ?

— Peut-être qu'il a honte d'avoir volé la corne et qu'il n'ose pas se montrer, avançai-je.

— Peut-être... mais j'en doute. Non, j'ai l'impression qu'il se passe autre chose.

Il s'avança vers l'une des baies vitrées et la poussa. Elle s'ouvrit facilement. Nous entrâmes dans la maison déserte. L'intérieur était très simple. Il y avait juste une vieille table de bois assez longue entourée d'une dizaine de chaises, quelques commodes bringuebalantes et un grand tapis rouge à la couleur passée. Les murs quant à eux n'avaient aucune décoration – pas de doute, nous étions bien chez un Hu'daï ! Plusieurs des fenêtres étaient brisées et avaient été colmatées avec des planches de bois, mais les deux baies vitrées permettaient tout de même que la pièce soit lumineuse. Une porte menait vers la seconde et dernière pièce de la maison, dans laquelle se trouvaient un lit aux draps bleus et une armoire sur laquelle était sculptée une baleine à bosse. Lon ouvrit la penderie mais elle ne contenait que quelques vêtements un peu usés. Il décida alors de revenir dans la pièce principale et de regarder dans chacun des meubles de la maison dans l'espoir de trouver la corne. Il ouvrit les commodes une à une, mais elles ne contenaient pas grand-chose : des morceaux de tissus déchirés, d'autres raccommodés, des outils de bois ou encore des crochets rouillés. Mais la corne n'était visible nulle part.

Des bruits de lèvres ponctués de claquements de langues déchirèrent alors l'air. Je me figeai. Je n'avais rien compris à ce qui venait d'être dit, mais le ton était péremptoire. Je me retournai vers la porte principale, là d'où venait le son. Dans l'encadrement se tenait un Hu'daï. Il était très grand et dépassait Lon d'une tête. Il

avait de longs cheveux blancs tressés ainsi qu'une barbe, blanche elle aussi, lui tombant jusque sur la poitrine. Il avait des traits fins et des yeux à la fois sévères et désabusés. Il portait une simple tunique de lin blanche lui descendant jusqu'aux genoux, et une large ceinture marron lui barrait le torse. Ses pieds, bien sûr, étaient nus. Il était plutôt maigre, bien que musclé, et quelque chose en lui faisait qu'il était différent de Mar et Lon, sans que je sache quoi exactement. C'était un Hu'daï, je n'avais pas de doute là-dessus, je n'avais qu'à voir ses mains fines et ses ongles acérés pour m'en convaincre, mais il ne ressemblait pas tout à fait à ceux que j'avais rencontrés jusqu'à présent. Tia me dévisagea et eut l'air surpris de me voir ici.

— Une humaine ? Que faites-vous là ?

— Nous te cherchions, répondit Mar à ma place.

— Vraiment ? Vous ne cherchiez pas plutôt ceci ?

Il détacha la ceinture entourant son torse, prenant ce qui était fixé dans son dos. Il s'agissait d'un immense coquillage entièrement blanc de 40 centimètres de long en forme de spirale. Une extrémité était fine et l'autre plus bombée, et une partie de la conque était ouverte sur un côté, comme le pavillon d'une trompette. Ça y est. Nous y étions arrivés. J'avais devant moi la corne, l'objet avec lequel nous allions pouvoir sauver le monde. Un immense soulagement m'envahit. Nous avons réussi.

— C'est donc bien toi qui l'as prise. Pourquoi ? Pourquoi as-tu quitté Osseani ? Demanda Lon.

Tia poussa un soupir en secouant la tête.

— Je suis déçu. Ça fait un siècle qu'on ne s'est pas vus et je n'ai même pas le droit à des retrouvailles chaleureuses ? Au lieu de ça, vous arrivez chez moi, mettez votre nez dans mes affaires et exigez que je vous raconte des choses qui ne vous regardent pas.

— Tu penses vraiment que nous allons te sauter dans les bras alors que tu viens de nous montrer que c'est toi qui as volé l'objet le plus précieux que notre peuple possédait ?

— Tu veux parler de cette corne placée au milieu d'une pièce vide, à la portée de tous ? Ricana Tia.

— Tu es un Hu'daï ! Gronda Lon en faisant fortement claquer sa langue. Nous nous faisons confiance. Nous TE faisons confiance !

— On m’a souvent parlé de toi comme d’un héros, ajouta Mar. Tu as toujours été un modèle pour moi, un explorateur qui n’avait peur de rien. Tu m’as raconté tant de choses quand j’étais enfant, tu m’as décrit tant de merveilles. Je n’avais qu’une seule hâte, c’est d’être assez âgée pour pouvoir moi aussi, à mon tour, découvrir l’univers. Je ne comprends pas pourquoi tu as pris la corne et que tu t’es enfui sans plus jamais donner de nouvelles. Même ici, sur cette île, nous t’avons appelé et tu n’as pas répondu. Pourquoi nous rejettes-tu ?

Tia détourna la tête et soupira. Il serra plus fort la corne entre ses mains, comme s’il avait peur qu’elle lui échappe.

— Je ne vous ai pas rejeté. J’aurais voulu revenir à une époque... Mais ce n’était plus possible... Les choses ont pris un tour inattendu.

Le Hu’daï s’assit sur l’une des vieilles chaises un peu branlantes et posa la corne sur ses genoux. Il la regarda pensivement, la caressa un peu et commença son histoire.

Chapitre 16

— J'ai bientôt 670 ans. Depuis que je suis jeune j'ai soif de découvertes, et j'ai parcouru le monde sous-marin dans tous les sens. Je suis allé dans les mers gelées du nord, dans les mers chaudes des Caraïbes et dans les eaux calmes de l'océan Pacifique. J'ai rencontré toutes sortes de créatures, j'ai exploré des cités englouties et combattu des monstres marins. J'ai tout vu, tout vécu. L'océan n'avait plus rien à m'offrir. Comment vivre lorsque tout ce qui nous entoure nous ennue ? Je n'avais plus rien à découvrir, plus rien à vivre. Et puis, je me suis souvenu d'une grotte profondément enfouie que j'avais exploré quelques siècles plus tôt. Elle était bien cachée, dans un lieu inconnu de tous. Elle était tellement secrète que je n'y avais croisé aucune vie, qu'elle soit animale ou végétale. Mû par je ne sais quel instinct, j'y suis retourné. C'était la même grotte, mais elle était différente. Il faut dire qu'entre-temps j'avais grandi, mûri, et développé mes capacités psychiques. Je n'étais plus le jeune Hu'daï d'à peine 100 ans que j'étais la première fois que j'y étais allé. Ainsi, lorsque je suis entré dans ce souterrain, j'ai découvert une cavité dissimulée par un filtre puissant, mais tout à fait détectable pour moi. Et j'y ai découvert des choses formidables, un savoir caché là depuis probablement des millénaires. Les murs parlaient d'un objet capable d'exaucer les vœux. Et je savais où était cet objet. Il était facilement accessible, même pas gardé malgré sa puissance.

Tia caressa en souriant la corne posée sur ses genoux. Ainsi elle pouvait réaliser des vœux ? C'était encore plus extraordinaire que ce que je pensais.

— D'un coup, tout devenait possible à nouveau. Tout s'ouvrait à moi. Mais que choisir quand on peut tout réaliser ? L'infinité est une idée vertigineuse. J'ai quitté la grotte, en prenant soin de la rendre inaccessible. Un tel savoir entre de mauvaises mains et le monde courrait à sa perte. J'ai réfléchi longtemps à ce que je voulais faire. Et puis je me suis rendu compte que l'océan n'avait pas besoin de moi, il avait déjà tout ce qui lui fallait. Les êtres qui y vivaient étaient

assez évolués, chacun dans leur domaine. En revanche, un autre peuple n'en était encore qu'à ses balbutiements.

Il me regarda en disant cela. Il parlait des humains, bien sûr.

— J'ai donc pris la corne. Ce fut vraiment facile, car comme je l'ai déjà dit, et comme vous le savez, elle n'est pas gardée. Elle est exposée dans une pièce dans laquelle personne ne vient jamais, dans l'attente hypothétique du jour où elle pourrait servir. Quel gâchis monumental quand on y pense. Mais j'allais rectifier ça. J'ai pris la corne et j'ai quitté Osseani, pour ne plus jamais y revenir. Je devais aider les humains à grandir. Le problème, c'est que je ne les connaissais pas. La seule chose que je savais d'eux, c'était ce qu'avait pu nous rapporter Pta. Mais je ne pouvais pas croire que les humains n'étaient que des monstres imbus de cruauté et de méchanceté, parce que personne n'est entièrement mauvais. Même le pire des êtres peut trouver de la beauté dans une fleur. Je suis donc allé sur terre, en restant caché autant que possible dans un premier temps, pour les étudier. Je les ai trouvés peu évolués, à tous les niveaux. Ils se déplaçaient lentement, parlaient lentement, bâtissaient leurs monuments lentement. Ils se battaient sans cesse pour des motifs que je ne comprenais pas, ils n'avaient pas l'air de s'écouter et ne savaient pas marcher ensemble dans la même direction. Heureusement, j'ai trouvé de l'aide très rapidement. Peu après être arrivé sur terre, j'ai entendu un signal Hu'daï. J'étais intrigué car il ne provenait pas de l'océan mais de l'intérieur du pays. Je l'ai suivi et je suis arrivé à un endroit caché...

— Nous l'avons trouvé aussi, dis-je. Vous y avez rencontré Nardo, qui vous a dit ce qu'il savait sur les humains, puis vous êtes parti.

— En effet. Il m'a dit que les humains étaient attirés par le pouvoir. J'ai su que c'était par ce biais que je pourrais faire quelque chose d'eux. Parce que j'en avais, du pouvoir. En les observant, j'ai appris qu'ils adulaient un Dieu, je serais ce Dieu. Ils aimaient le pouvoir mais avaient peur d'être punis et voulaient plus que tout être absous de ce qu'ils appelaient leurs péchés. Et bien soit ! Je serais ce Dieu juste et bon, mais je les punirais lorsqu'ils feraient quelque chose de mauvais. La corne me donnait ce pouvoir. Mais par où commencer ?

Je ne voulais pas me louper. Je voulais tout préparer pour qu'au moment où je me dévoile à eux, ils m'écoutent et m'adorent.

Tia regarda par la fenêtre et se tut un instant.

— Beaucoup d'humains croient en un genre de lieu merveilleux dans lequel ils vont après leur mort s'ils l'ont mérité. Ils appellent ça « le paradis ». J'ai décidé de leur créer cet endroit formidable, ce lieu dans lequel ils pourraient aller, mais de leur vivant si leurs actions me convenaient. Quoi de mieux que la promesse de vivre aux côtés de son Dieu sans attendre de mourir ? J'ai cherché l'endroit que je pensais le mieux pour m'établir et commencer à rayonner, et j'ai trouvé cette île. Elle me semblait parfaite, grande, facilement accessible depuis les côtes humaines, aisée à protéger et éloignée de toute cité Hu'daï. Et puis, je ne me voyais pas vivre sur la terre en elle-même, j'étais mieux au milieu de l'océan. Lorsque je suis arrivé ici, rien n'existait. Ni les arbres, ni cette colline. J'avais un immense bac à sable ou tout était possible. J'ai tout façonné en utilisant la corne. Lorsque j'ai soufflé dedans pour la première fois, un son puissant a résonné autour de moi et a vibré jusqu'au fond de mon âme. Tout m'est devenu soudainement simple. Je pouvais faire absolument tout ce que je voulais, j'étais la puissance incarnée. Je n'avais plus qu'à modeler cette île selon mon bon vouloir. Une forêt et une rivière, parfaites pour nourrir les humains, et une colline sur laquelle je pourrais bâtir mon palais. Ce serait un endroit où les humains pourraient venir me vénérer, et d'où je pourrais veiller sur toute l'île. Le travail était titanesque, et j'ai dû faire sonner la corne plusieurs fois pour achever mon œuvre. Créer la vie n'est pas si facile. Être un dieu n'est pas si facile. Mais... tout ne s'est pas passé comme je l'espérais.

Le regard de Tia se perdit un instant dans le vide, et la douleur se lut sur son visage.

— Je me suis rendu compte que plus je soufflais dans la corne, plus j'utilisais son pouvoir pour donner réalité à mes vœux et mes désirs, et plus je perdais ce que j'étais. Mon corps a commencé à me faire atrocement souffrir, et plonger dans l'océan ne faisait qu'accroître cette douleur. Chaque jour je perdais les lambeaux entiers de chair, jusqu'à ce que je finisse par perdre ma queue.

Il regarda ses mains, et je compris pourquoi je le trouvais différent des autres Hu'daï. Sa peau n'avait pas le reflet argenté qui brillait sur les corps de Mar et de Lon. Il n'avait plus d'écailles.

— Me baigner se transforma en torture, et encore aujourd'hui je suis incapable d'aller dans l'océan. Je suis incapable de retourner là d'où je viens, là où j'ai vécu toute ma vie. Je me suis retrouvé sur cette île, prisonnier, incapable d'en partir. Quelle ironie ! J'ai senti aussi que mes capacités psychiques diminuaient petit à petit. Moi qui étais probablement le plus puissant de mon peuple, je devenais incapable de me défendre. J'ai alors décidé de souffler une dernière fois dans la corne pour me bâtir cette maison. Elle était bien loin du palais grandiose que j'imaginai, mais au moins elle m'abriterait. Puis j'ai utilisé toutes les capacités psychiques qui me restaient pour créer une bulle de protection autour de l'île. Je ne pouvais pas être découvert, pas tant que je serais si faible, pas même par les miens. L'effort a été si intense que j'ai failli en mourir, mais j'ai survécu. J'ai attendu de longues années, espérant recouvrer mes forces, mais ça n'a pas été le cas. Je n'ai jamais retrouvé ce que j'avais perdu.

Tia regarda la corne et étouffa un rire.

— Cette corne... elle est maudite. Elle exauce les vœux, mais prend en échange tout ce qu'on est. Elle a aspiré tout ce qui faisait de moi un Hu'daï. J'étais sur le point de devenir un dieu... mais je suis devenu un être faible et misérable attendant que la mort vienne enfin le délivrer.

Chapitre 17

Le silence s'installa. Je ne savais pas ce que je devais penser de Tia. Il disait qu'il voulait aider les humains à évoluer, mais ça semblait lui être monté à la tête assez rapidement. Je me demandai ce qu'il se serait passé s'il avait réussi à faire ce qu'il voulait. Aurait-on évolué plus vite ? Aurions-nous trouvé la connaissance et la paix intérieure ? Ou serions-nous sous le joug d'un pseudo-dieu dictateur accroché à son pouvoir et à sa puissance, esclaves d'un tyran qui nous dicterait ce qui est bien et ce qui est mal ? J'imagine qu'on ne le saura jamais. En le voyant ainsi, blasé, fatigué de vivre, j'eus quand même de la peine pour lui.

— Nous avons besoin de la corne, dit Mar.

Tia la regarda et se mit à rire en voyant qu'elle était sérieuse.

— Vraiment Mar ? Tu n'as pas entendu ce que je viens de te dire ? Cette corne est maudite ! Toi aussi tu veux perdre ta queue ?

— Aktopas se réveille. Si perdre mes écailles est le prix à payer pour le calmer alors je l'accepte avec plaisir. Je préfère ça à l'extinction de mon peuple.

— Quelle grandeur d'âme ! Tu dis ça parce que tu ne sais pas quelle souffrance c'est ! Pas seulement physiquement, mais psychiquement. On m'a enlevé ce qui faisait de moi un Hu'daï. Es-tu prête à passer le restant de ta vie hors de l'océan ? À te tordre de douleur à chaque fois que tu voudras toucher la mer ? Il n'y a guère que l'eau morte de la pluie que tu pourras supporter. Es-tu prête à cela ? À ne plus revoir les tiens ? À ne plus revoir Osseani ? À ne plus explorer les moindres recoins de l'océan ? Es-tu prête à rester seule le restant de tes jours ?

— Si ça devait arriver, elle ne serait pas seule, dis-je avec aplomb, admirative du sacrifice que serait prête à faire Mar pour sauver la planète.

Tia posa ses yeux violets sur moi et ricana :

— Ne me fais pas rire, humaine. Tu crois qu'avoir passé un peu de temps avec des Hu'daï t'a fait comprendre comment nous

vivons ? Je parie que tu ne sais rien de nous, de notre façon de vivre ou de penser.

— Je sais déjà que certains d'entre vous ont des a priori bien ancrés et se croient évolués alors qu'ils ne sont pas capables de voir plus loin que leur petit confort et leur bien-être. Vous trouvez les humains peu évolués, mais nous au moins on l'assume, en tout cas bien plus que vous qui vous sentez supérieurs à ce qui vous entoure. Finalement, on a peut-être plus de points communs que ce que vous pensez. Parce qu'honnêtement, se prendre pour un dieu, c'est une idée que plusieurs êtres humains ont déjà eu avant vous. Et devinez quoi ? Au bout d'un moment ces types-là échouent. Alors oui, ça peut prendre des années, mais au bout du compte, on finit par ouvrir les yeux et à y voir clair. Vous voyez, on n'a pas besoin de votre « aide » pour évoluer. On y arrive tout seuls.

Tia baissa la tête. J'avais tapé juste.

— Donnez-nous la corne Tia. Aidez-nous à sauver le monde, faites ce qui est juste !

Je tendis la main vers lui. Il garda la tête baissée, les yeux rivés sur la corne qu'il caressait lentement.

— Non, dit-il en agrippant l'objet de ses deux mains.

— Non ? Répétais-je, éberluée.

— Jamais je ne vous donnerai la corne. Elle est à moi, seulement à moi. Elle a fait de ma vie un enfer, mon destin est lié à elle. Jamais je ne m'en séparerai, j'en mourrai. La terre peut bien exploser, je m'en fiche. Si je meurs, tout le monde meurt !

Ah, mais il avait un égo démesuré en fait ! J'aurais probablement dû m'en rendre compte au moment où il a dit qu'il voulait être un dieu, mais mieux valait tard que jamais...

— Arrête de faire l'idiot Tia ! Donne-nous cette corne ! Gronda Lon.

Il s'approcha de lui l'air menaçant, bien décidé à lui arracher la corne des mains s'il le fallait.

— Jamais ! Tu m'entends Lon, jamais ! Vous pouvez bien tous crever ici avec moi !

Tia se leva et sortit de la maison à reculons. Nous le suivîmes, sur nos gardes. Dehors, le soleil brillait avec ardeur. C'était une belle journée de printemps, et je me dis que si je devais mourir

aujourd'hui, j'étais heureuse que ce soit un jour de beau temps. Mais ça ne dura pas. Nous vîmes tous les trois avec horreur Tia porter la corne à ses lèvres. Le temps se suspendit un instant lorsque Lon se précipita sur lui pour l'en empêcher. Mais il était trop loin, et le Hu'daï souffla dans le coquillage.

Je sentis ma poitrine vibrer lorsque le son de la corne résonna sur l'île. C'était un son grave qui parcouru mon corps. Il ne se passa rien pendant quelques secondes, ce fut le calme plat. Tia était accroché à la corne, les yeux fermés, concentré. Puis nous l'entendîmes, tout autour de nous. Ça commença avec un simple bruissement dans les feuilles des arbres, discret. Puis l'herbe et les fleurs commencèrent à se balancer. Bientôt ce fut au tour des arbres de danser, et je sentis le vent se balader sur ma peau. C'était comme une caresse légère qui faisait voler mes cheveux. Mais elle se transforma rapidement en quelque chose de plus brutal. L'étreinte se raffermi, devint plus cinglante. Très vite le bruit du vent devint infernal. Les arbres ployèrent sous les bourrasques, faisant craquer leurs branches, et les fleurs s'aplatirent un instant au sol avant d'être arrachées avec violence. Tia avait convoqué une tempête.

Le vent soufflait si fort que je peinais à voir ce qui m'entourait. Je pus tout de même me rendre compte que la mer autour de nous n'était pas agitée. L'ouragan semblait être contenu au sein de la bulle de protection levée par le Hu'daï maudit. Un cri de douleur déchira soudainement l'air. Tia s'écroula, le visage déformé par la souffrance. La corne avait frappé. Au même moment, le vent redoubla d'intensité et vint se fracasser contre la maison, emportant avec lui une partie du toit. Le bâtiment entier allait finir par être détruit.

Je me disais que la situation ne pouvait pas être pire lorsqu'Aktopas s'en mêla. Parce qu'évidemment, une tempête démentielle ne suffisait pas. Un grondement sourd se fit donc entendre, et la terre se mit à trembler violemment. La combinaison du vent déchainé et du séisme me fit tomber, et je vis Mar chuter également à côté de moi. Lon quant à lui fut emporté de l'autre côté par le vent, alors que Tia, lui, restait prostré, les bras toujours autour de la corne. Au sol, les bourrasques étaient moins puissantes, mais

les secousses, elles, semblaient être plus intenses. Derrière moi, la maison acheva de s'écrouler, et les planches se mirent à voler sous les attaques du vent. Puis, soudainement, la terre se craquela, et une partie de la colline s'effondra dans l'océan. Juste à côté de moi, je vis Mar être emportée avec le terrain. Je ne sais pas quel mécanisme s'activa dans mon corps, mais je réussis à me mettre accroupie et à me jeter dans sa direction, lui attrapant les mains alors qu'elle allait chuter dans le vide. Elle s'agrippa à moi de toutes ses forces, et je lus une peur indicible dans ses yeux. Sous elle, 20 mètres plus bas, des morceaux de pierre et de terre s'éclatèrent sur les rochers constituant la base de la colline. Je raffermiss ma prise autour de ses bras et la regardai droit dans les yeux.

— Je te tiens ! Je t'ai et je ne te laisse pas tomber !

Autour de nous le vent se déchaînait et la terre continuait à trembler. Mar était ballottée dans un sens puis un autre, et je sentais qu'elle m'échappait lentement. Une bourrasque la projeta contre la colline, et sous la violence de l'impact, je lui lâchai une main. Elle tenta de s'agripper, mais la terre était friable et il n'y avait aucune prise. Elle allait tomber. J'allais la faire tomber, et elle irait s'écraser sur les rochers. Le stress m'envahit tandis qu'elle glissait petit à petit. Ce n'était pas possible, c'était un cauchemar.

— Tu ne tomberas pas, tu m'entends ! Tu ne tomberas pas ! Attrape ma main !

Je lui tendis ma main et elle réussit à m'agripper le poignet, ce qui me permit de resserrer mon étreinte sur son autre bras. Je la tenais. Je ne la lâcherai pas. Je commençai à la tirer centimètres par centimètres. Mes années de planche à voile m'avaient musclé tout le haut du corps, et je pus utiliser cette force pour la hisser. Le vent soufflait violemment autour de nous, mais ma détermination était plus forte, et bientôt Mar pu agripper le sol de ses mains. Je passai alors mes bras autour de ses aisselles et la tirai. Elle finit par s'aider de ses jambes, et nous nous écroulâmes par terre, tremblantes et haletantes alors que les secousses se calmaient.

— C'était moins une, cria Mar dans le vent, merci !

— Je t'avais dit que je ne te lâcherai pas ! Lui répondis-je en souriant.

Je me mis sur le ventre pour observer la situation. Lon était plaqué au sol plus loin, tentant visiblement de ramper dans notre direction, mais la force du vent l'empêchait d'avancer comme il le souhaitait. À quelques mètres de nous, Tia était toujours recroquevillé sur la corne et ne bougeait plus.

— Il faut l'arrêter, il faut reprendre la corne à Tia, dit Mar, toujours allongée. On n'a plus le temps !

Elle entreprit de se mettre debout doucement, par étapes. Une fois à quatre pattes elle se stabilisa puis se releva lentement, restant courbée sous les bourrasques. Puis elle me regarda et me tendit la main :

— Viens !

Je n'eus pas le temps de lui répondre. Je n'eus pas le temps de me relever. Je n'eus le temps de rien faire. L'une des planches de la maison écroulée la percuta à toute vitesse à la tempe, portée par le vent. Assommée, Mar perdit l'équilibre, recula de quelques pas et, poussée par le vent, bascula dans le vide sous mon regard horrifié.

— Non ! NON ! Mar ! MAR !! Hurlai-je terrifiée.

Je rampai jusqu'à la corniche et regardai dans le vide, avec l'espoir fou qu'elle se soit accrochée à quelque chose. Mais ce n'était pas le cas. Je vis son corps disloqué sur les rochers en contrebas. Le temps sembla à nouveau se figer, puis une vague recouvrit Mar, la transformant en écume, ne laissant que sa combinaison derrière elle.

Chapitre 18

Elle était partie. Je n'arrivais pas à décoller mes yeux de sa combinaison ballotée par les flots. C'était irréel. Je sentis le vent diminuer d'intensité, jusqu'à être à peine perceptible. Pour autant, j'avais toujours l'impression de l'entendre hurler dans mes oreilles, comme une plainte continue. Puis je me rendis compte que ce n'était pas le vent que j'entendais, c'était Lon. Allongée sur la corniche, les yeux fixés dans le vide, j'entendis le Hu'daï se rapprocher de moi. Je ne pus le regarder, je ne pouvais pas faire face à sa souffrance. Il s'écroula à genoux à côté de moi, le corps secoué de spasmes, évacuant à coup de larmes et de cris la douleur qu'il ressentait. Il me fut difficile de contenir mes propres pleurs. Je ne voulais pas que Lon trouve ma tristesse indécente car je ne connaissais Mar que depuis quelques heures. Et pourtant, je m'étais attachée à elle, à sa joie de vivre, à son rire et à son courage. À son ouverture d'esprit aussi. Elle m'avait sauvée la vie, elle m'avait accueillie. Grâce à elle j'avais pu me détendre un peu devant l'hostilité de son peuple et de Yen. J'aurais tant aimé apprendre à la connaître plus, j'étais persuadée que nous aurions pu développer notre amitié naissante. Sans elle, la vie à Osseani me paraîtrait bien terne. Je réussis enfin à détacher mes yeux de la combinaison et à les fixer sur Lon. Il était prostré, le visage dans les mains. Le voir dans cet état, lui qui était toujours distant et fermé, me bouleversa. J'approchai lentement ma main de son dos et, après un instant d'hésitation, la posai sur son épaule. Je ne fis rien d'autre, ne dis rien. Les mots étaient dérisoires. Je voulais simplement qu'il sache que j'étais à ses côtés.

Nous restâmes ainsi quelques minutes, dans le silence, lorsque j'entendis un grattement derrière nous. C'était Tia. Recroquevillé sur le sol, haletant, il tentait de ramper vers l'autre côté de la falaise. D'un seul coup, la fureur m'envahit : tout ceci était de sa faute. Je me levai, en colère, et me dirigeai vers lui.

— VOUS ! Hurlai-je. Ça y'est, vous êtes content ? Vous avez eu ce que vous vouliez ? Vous n'êtes pas heureux alors personne ne

doit l'être, c'est ça ? Donnez-moi cette corne ! **DONNEZ-MOI CETTE FICHUE CORNE !**

Tia me regarda puis serra le coquillage plus fort contre lui, ce qui redoubla ma fureur.

— Vous l'avez tuée... Vous avez tué Mar ! Mais tout ce qui vous importe, c'est vous, vous et encore vous ! Quel dieu minable vous auriez fait, ça ne m'étonne pas que vous ayez échoué avant même d'avoir commencé.

Tia recula légèrement, la corne toujours contre la poitrine. J'allais m'avancer, la lui arracher avec toute la violence dont j'étais capable, mais Lon arriva à ce moment-là et me posa une main sur le bras. Son visage était déformé par la tristesse, il n'avait plus le masque impassible qu'il portait depuis que je l'avais rencontré, mais il ne semblait pas en colère.

— Laisse-le.

— Mais il a tué Mar. Elle est morte par sa faute.

— C'est vrai. Mais céder à la colère ne résoudra rien. Et ce n'est pas ce qu'elle aurait voulu, ce n'était pas ce qu'elle était. Regarde-le. Regarde comme il est petit, insignifiant. Il ne mérite même pas qu'on s'attarde sur lui.

Je fis ce qu'il me dit et observai Tia. Je le vis alors tel qu'il était. Allongé sur le sol, ratatiné, agrippé à quelque chose qu'il haïssait mais qu'il ne pouvait pas laisser partir. Souffler une dernière fois dans la corne l'avait comme vidé, et il n'avait plus que la peau sur les os. J'avais devant moi un vieillard squelettique et pathétique. Lon avait raison : il n'était rien.

Lon s'approcha doucement de Tia, se pencha et se saisit de la corne. Le Hu'daï tenta de résister, mais il était beaucoup trop faible, et Lon pu prendre le coquillage facilement. Puis il lui souffla quelque chose dans sa langue et s'éloigna, laissant celui qui avait fait partie de son peuple prostré sur le sol, sanglotant. Je lui jetai un dernier coup d'œil, et partis sans un mot derrière Lon.

Nous redescendîmes la colline prudemment. L'île n'était plus qu'un champ de ruines. Les buissons avaient été arrachés et plusieurs arbres déracinés. Des pans entiers de la forêt avaient sombré sous l'action combinée du séisme et de l'ouragan. Il ne

restait quasiment plus rien, et d'autres morceaux de l'île continuaient à s'effondrer. C'était comme si elle coulait. Je rejoignis Lon qui était sur la plage, les yeux vers l'océan, la corne dans les mains.

— Tu vas souffler dedans ? Ici ?

— Non. Je crois que nous devons nous rapprocher d'Aktopas pour que ça fonctionne. Je te ramène et ensuite j'irais sonner la corne.

— Certainement pas. Je viens avec toi, lui-dis en posant ma main sur son bras.

— C'est dangereux.

— Oui ça l'est. Mais il n'est pas question que tu prennes tous les risques tout seul. Je viens.

Il hocha la tête, un faible sourire sur le visage.

— Donne-moi la corne, je vais la porter pendant que tu nages, dis-je en tendant la main vers lui. Elle est trop grosse pour rentrer dans l'une de tes minuscules poches.

Il la regarda quelques secondes puis me la donna. Elle était étonnamment légère, en fait elle ne pesait presque rien. De plus près, je vis qu'elle était finement sculptée de petits motifs géométriques. C'était vraiment un bel objet. Je n'osai pas la mettre dans mon sac à dos, aussi décidai-je de la tenir dans une main pendant que Lon me porterait. Avant de mettre mon masque, je posai une dernière question à Lon :

— Qu'est-ce que tu lui as dit ? À Tia. Avant de partir.

Il détourna son regard de l'océan et plongea ses yeux verts et jaunes dans les miens.

— Que je lui pardonnais.

Puis il s'avança dans l'eau, m'invitant à le suivre. Je fus admirative de sa résilience. J'avais encore beaucoup de choses à apprendre. J'appliquai le masque sur mon visage, laissai la seconde peau me recouvrir et m'enfonçai dans l'eau à la suite de Lon, sans un regard pour l'île derrière moi qui sombrait peu à peu dans l'océan.

Nous nageâmes longtemps. J'étais sur le dos de Lon, une main par-dessus son épaule et l'autre main sous son aisselle, tenant aussi fort que possible la corne. Il n'était pas question de la laisser tomber,

pas après tout ce que nous avons vécu. C'était étrange de nager sans voir Mar à mes côtés, et je fus triste à l'idée qu'elle ne plongerait plus jamais. Je retins mes larmes encore une fois : l'heure n'était pas à l'apitoiement. Je la pleurerai une fois que tout serait terminé. Et puis, le masque me protégeait de la noyade dans l'océan, je n'allais tout de même pas me noyer dans des larmes que je serais incapable d'essuyer !

Lon déploya son bouclier autour de nous, s'enfonça profondément dans l'eau et, très vite, je ne vis plus rien autour de moi. Nous descendîmes dans les abysses, puis dans une autre fosse, encore plus profonde. Enfin nous parvînmes à un genre de petit tunnel dans le sol, similaire à celui que nous avons remonté pour sortir d'Osseani. Lon me fit un signe de la main : nous étions arrivés.

Chapitre 19

Au sortir du tunnel, nous nous retrouvâmes dans une large fosse éclairée par une multitude de boules luminescentes. Autour de nous nageaient d'immenses algues, larges et fines, dont je ne voyais pas l'extrémité. Je cherchai d'autres formes de vie, des poissons ou des tortues, comme à Osseani, mais je n'en vis aucune trace. Nous descendîmes jusqu'au fond de l'océan, qui était composé de plusieurs collines et de rochers de tailles différentes, certains tout petits et d'autres immenses. Nous nous posâmes au pied d'une longue montagne, sur un sol fissuré par endroits. Les multiples séismes avaient déjà bien entamé la croûte terrestre. J'eus à peine le temps de descendre du dos de Lon que les secousses reprirent, plus violentes que jamais, et je fus éjectée à plusieurs mètres de mon compagnon. J'atterris contre une pierre gigantesque mais, à ma grande surprise elle n'était pas dure. Elle était même carrément molle, et je m'enfonçai dedans au moment de l'impact avant de retomber sur le dos, alors que la terre tremblait toujours. Ma vision se troubla quelque peu, non pas à cause du choc, mais parce que le limon se décollait au fil des tremblements et flottait dans l'eau tout autour de moi. Je ne voyais même plus Lon, que je savais pourtant seulement à quelques mètres de moi. J'avais toujours la corne dans les mains. Je la tâtai et la passai en revue : elle ne semblait pas abîmée. Je tentai de me relever et d'avancer un peu, mais la tâche était compliquée tant la terre tremblait et, au bout de quelques mètres seulement, je chutais à nouveau. Au moment où je touchais le sol, je réalisai que, n'étant plus sous la protection du bouclier de Lon, je pouvais ressentir la pression des fonds marins. C'était comme si quelque chose me compressait l'intégralité du corps, et la sensation n'était pas des plus agréables. C'est à ce moment-là que je le vis. Un œil énorme, gigantesque, me regardait. Il était enfoncé dans la pierre que je venais de percuter. Mon cœur s'arrêta de battre un instant et un frisson me traversa. Je n'étais pas entourée de rochers ni de collines, j'étais entre les tentacules d'Aktopas.

Une chape de plomb me traversa le corps. J'étais pétrifiée. Je savais qu'Aktopas était grand, mais se le représenter mentalement et le voir en réalité étaient deux choses différentes. L'œil que j'avais en face de moi était d'une taille prodigieuse, au moins aussi haut que ma maison. Il se situait à l'une des extrémités de ce que j'avais pris pour une pierre gigantesque mesurant plusieurs centaines de mètres et qui était en réalité sa tête. Celle-ci était très allongée et bombée comme un ballon de rugby, et sa peau avait la couleur de la roche, d'où ma confusion. Les secousses s'arrêtèrent brièvement, alors que l'œil semblait m'observer avec attention. Aktopas était endormi depuis si longtemps que j'étais probablement la première humaine qu'il rencontrait. J'étais donc la représentante de mon espèce aux yeux de cette créature antique. Bonjour la pression ! Je me relevai doucement, prenant garde de ne pas m'appuyer sur le tentacule qui reposait à côté de moi, puis je m'éloignai à reculons, sans quitter l'œil des yeux. Prise d'un doute, je tentai une révérence polie. Je me sentie un peu ridicule à faire ça au fond de l'océan, mais c'était la première fois que je rencontrais une créature qui avait peut-être vu la naissance de l'humanité et qui pouvait en décimer une partie rien qu'en se levant de son lit. Autant être un minimum courtoise. Je continuai ensuite à reculer doucement, tandis que le limon se redéposait sur le sol. L'environnement devenant plus visible, je pus observer plus en détail le tentacule gigantesque qui reposait à côté de moi. Je n'en voyais qu'une partie, car la moitié inférieure de l'appendice était enfermée dans la croûte terrestre. Il était cependant déjà extrêmement haut et mesurait plusieurs mètres, à tel point que je n'en voyais pas le bout. Il avait aussi une couleur roche, et même de près et en regardant avec attention, l'illusion était parfaite. J'avais réellement l'impression de me trouver au pied d'une montagne marine. Je la regardai avec émerveillement lorsque je la vis s'élever, encore et encore. La terre se mit à trembler avec une violence extrême qui me fit tomber, et l'eau autour de moi se mit à tourbillonner. Puis je fus comme aspirée vers le tentacule au fur et à mesure qu'il se délivrait de la terre qui l'entourait. Je vis bientôt les ventouses gigantesques s'extraire du sol, chacune plus grande que moi.

Lon arriva à cet instant, balloté par les eaux puissantes, me prit sous les aisselles et me porta plus loin, à l'abri dans son bouclier. Les flots étaient violents, et il eut du mal à bien se diriger. Après plusieurs minutes d'efforts intenses, il finit par se poser à quelques mètres de là où j'étais auparavant, et nous pûmes nous réfugier derrière un rocher – qui en était bien un cette fois. La terre tremblait toujours autant, mais au moins nous étions protégés des courants créés par le tentacule se libérant de sa coque de terre. Nous attendîmes quelques instants, à l'abri, puis un craquement sonore se fit entendre. Tout se troubla autour de nous, et l'eau se chargea de terre et de limon. J'avais l'impression de vivre un enfer. Tout remuait autour de moi, je ne voyais plus rien et je réalisai soudain que j'étais à des milliers de mètres sous la surface. Je fus prise de panique et la peur m'envahit. J'allais mourir ici, écrasée par un tentacule géant ou noyée dans la boue. J'allais mourir seule et oubliée de tous. Il fallait que je remonte. Il fallait que je rejoigne la surface, que je respire, que je vois une dernière fois la terre sur laquelle j'avais grandi. Je ne pouvais pas mourir ici. Pas maintenant. J'avais trop de choses à vivre, j'étais trop jeune. Je devais remonter, je devais remonter. Je pris appui sur mes pieds et me préparai à me donner l'impulsion nécessaire pour décoller lorsque Lon me prit la main. Le contact de sa peau sur la mienne fut comme une caresse en pleine torture. Je n'étais pas seule. Je ne le voyais plus, mais Lon était à mes côtés. Je lui serrai la main en retour. Nous étions ensemble et cette pensée fut d'un réconfort incroyable.

Nous restâmes quelques instants ainsi, main dans la main, nous rassurant mutuellement, puis tout se calma. La terre cessa de trembler et l'eau de tourbillonner. La terre et le limon retrouvèrent petit à petit leur place initiale, sur le sol. Je regardai Lon. Lui aussi avait la tête tournée vers moi, et je vis à son expression qu'il avait eu aussi peur que moi. Puis il tendit son autre main vers moi. Après un instant d'hésitation, je lui tendis la corne et il la saisit. C'était le moment de souffler, nous n'aurions peut-être pas d'autre opportunité. Il me lâcha la main et sorti de notre refuge pour faire face à Aktopas, puis il porta la corne à ses lèvres. J'attendis le son de la corne, mais il ne vint jamais. Un tentacule jaillit de derrière le rocher et percuta Lon en pleine poitrine. Le Hu'daï fut éjecté si loin

qu'il disparut de mon champ de vision. La violence de l'impact lui fit lâcher la corne, qui retomba dix mètres devant moi. Je me plaquai contre la roche et mon cœur s'emballa tandis que je sentais l'effet du bouclier disparaître. Lon était-il blessé ? Je devais aller à sa recherche, le secourir comme il l'avait fait tant de fois avec moi. Je me mis en route, nageant au ras du sol, prenant appui sur des cailloux pour avancer plus vite. La peur me tenaillait, mais je réussis à y résister, malgré la pression qui commençait à agir de nouveau sur mon corps. Arrivée au niveau de la corne, je m'en emparai et continuai ma route par là où Lon avait été éjecté. Avancer devint de plus en plus difficile. J'avais beau regarder tout autour de moi, je n'arrivai pas à le distinguer, et j'eus peur qu'il ne soit blessé ou mort, ce qui accrût ma panique. Il ne pouvait pas mourir, pas après Mar, pas après tout ce qu'il avait fait. Ce n'était pas possible. Je tentais de nager plus vite, bien décidée à le trouver, mais j'avais maintenant l'impression d'avoir le corps dans un étau que l'on serrait de plus en plus. Puis la terre se remit à trembler.

Je me retournai. Aktopas se tenait derrière moi, son œil immense toujours ouvert, l'un de ses tentacules, celui qui était le plus proche de nous, libéré, en appui sur le rocher que je venais de quitter. Le spectacle était incroyable à voir. Sa peau était devenue blanche et brillait d'une lumière qui devenait de plus en plus intense, au point que tout autour de moi devint parfaitement clair. J'en profitai pour chercher Lon, mais je ne le vis nulle part. Il avait dû être propulsé extrêmement loin. Aktopas parvint à extraire un autre de ses tentacules de ses draps de terre, et commençait à en sortir un troisième. C'était maintenant qu'il fallait agir. Je regardai la corne. Finalement, j'allais bien mourir ici, au fond de l'eau. Je savais ce qu'il fallait faire, mais saurais-je le faire ? En avais-je la capacité ? Lon et Mar pouvaient souffler dans cette corne, les Hu'daï étaient faits pour l'utiliser, sous l'eau tout du moins. Mais les humains ? Puis je me souvins des paroles de Nardo : nous étions capables de tout. Nous avons les capacités de créer ce que nous voulions. Il fallait simplement garder la vision de ce qui était possible, même dans les moments les plus difficiles. Je crois qu'on pouvait dire que je vivais actuellement un moment difficile : la survie d'une partie de l'humanité et celle de nombreuses autres civilisations étaient

actuellement entre mes mains. Et, regardant toujours cette corne blanche, je sus. Je sus que je pouvais souffler dedans, je sus que je pouvais rendormir Aktopas, je sus qu'aucun peuple, qu'il soit marin ou terrien ne mourrait aujourd'hui.

Je pris de grandes respirations, tentant de développer mes poumons au maximum malgré la pression qui se resserrait de plus en plus. Je regardai Aktopas au loin et me le représentai dormant paisiblement, confortablement et à l'abri de toute intrusion. Puis je pris une dernière inspiration, détachai mon masque pour dégager ma bouche, portai la corne à mes lèvres et soufflai de toutes mes forces. Un son puissant et grave résonna autour et à l'intérieur de moi. Soudain tout me fut possible, et ce fut comme si mon esprit se décuplait. J'eus l'impression d'être entière, complète, comme si une part de moi depuis trop longtemps endormie s'était enfin réveillée. Je dirigeai ce pouvoir vers Aktopas, lui souhaitant un sommeil rempli de rêves merveilleux. Puis tout devint flou autour de moi, et je perdis connaissance.

Je flottais dans le vide. J'étais bien. Je n'avais mal nulle part, j'étais détendue, l'esprit tranquille. Je ne savais pas où j'étais, mais peu m'importait, j'étais juste bien. Le moment était agréable, et j'eus envie qu'il ne s'arrête jamais. Le décor se transforma peu à peu autour de moi. Le noir fit place au bleu de l'océan. Je vis Mar au loin, nageant aux côtés d'un Hu'daï que je ne reconnus pas, même s'il me disait vaguement quelque chose. Ils faisaient la course et riaient aux éclats. Je me dirigeai vers eux et je me rendis compte que je nageais aussi vite qu'eux. Lorsque Mar me vit elle me sourit et je me sentie envahie d'une douce chaleur.

— Pas encore ! Me dit-elle.

— Quoi ?

— Pas encore, c'est trop tôt !

Puis elle prit ma tête et posa mon front contre le sien, m'incitant à fermer les yeux. J'étais bien, j'étais détendue. Et je sus qu'en effet c'était trop tôt.

J'ouvris les yeux. J'étais dans une pièce aux reflets bleus, allongée sur un lit dur et froid. Je tournai la tête et vit Lon assis à côté de moi. L'air inquiet qu'il avait sur son visage disparut alors, remplacé par un soulagement et un grand sourire. J'étais en vie.

Chapitre 20

Mon réveil dans la chambre de stase avait été bien plus doux que la première fois. Déjà parce que je savais où j'étais, ensuite parce que je n'avais mal nulle part, et enfin parce que je n'étais pas seule. Lon était à mes côtés. Il avait l'air fatigué mais soulagé.

— Aktopas... murmurai-je.

— Il s'est rendormi. Tu as réussi.

Un immense soulagement m'envahit.

— Nous avons réussi. Tous les trois, lui dis-je en lui prenant la main.

Je me relevai doucement. J'étais habillée dans l'une des toges que portaient les Hu'daï. De couleur turquoise, elle me descendait jusqu'aux pieds. Je m'approchai du mur opposé à mon lit. Comme la première fois, la paroi devint transparente, et je pus admirer l'extérieur. Rien ne semblait avoir changé. Les forêts d'algues étaient toujours là, les poissons faisaient leur vie et les coraux étaient toujours aussi orange. Rien n'avait changé et tout avait changé. Je n'étais plus celle qui se tenait là quelques heures plus tôt. J'avais l'impression d'avoir vécu toute une vie en vingt-quatre heures. Lorsque j'avais soufflé dans la corne, j'avais eu l'impression d'avoir réveillé une partie de moi-même endormie depuis longtemps, comme si j'étais enfin complète et que désormais tout était possible. Une légende hindoue raconte qu'avant, les êtres humains étaient des dieux, mais qu'après avoir abusé de leur pouvoir, les autres dieux décidèrent de leur retirer leur divinité et de la cacher là où ils ne la trouveraient pas : au fond d'eux-mêmes. Était-ce cette part de moi que j'avais touché avec la corne, ce potentiel qu'avait aussi évoqué Nardo ? Je ne me sentais plus aussi puissante que j'avais pu l'être il y a quelques heures, mais je n'avais pourtant pas l'impression d'avoir été dépouillée de ce pouvoir. Il était simplement comme rendormi au fond de moi. J'en eus un peu peur, car si j'y accédais à nouveau, saurai-je l'utiliser à bon escient ? Et c'était quoi, justement, à bon escient ? Tia pensait avoir de bonnes intentions lorsqu'il avait soufflé dans la corne la première fois, mais je n'étais

pas sûre que, s'il avait réussi ce qu'il voulait faire, le monde s'en soit mieux porté.

— Comment savoir ce qui est juste ? Comment savoir que les choix que l'on fait sont les bons ? Pensai-je à voix haute, sans attendre particulièrement de réponse.

— Je crois qu'on ne peut jamais réellement le savoir, répondit Lon après un moment. Ce qui nous paraît juste ne le sera peut-être pas pour quelqu'un d'autre. Mais, peut-être qu'écouter son cœur est un bon début.

Nous restâmes silencieux un instant, plongés tous les deux dans nos pensées.

— Merci de m'avoir sauvée.

— J'ai cru que j'étais arrivé trop tard. Lorsqu'Aktopas m'a percuté avec son tentacule, j'ai été éjecté sur plusieurs kilomètres sans rien pouvoir faire. Puis j'ai heurté le sol et le choc m'a assommé quelques minutes. Quand j'ai réussi à repartir, je t'ai vue souffler dans la corne et Aktopas se rendormir.

— Et la corne ? Où est-elle ?

— Je l'ai récupérée et remise là où elle était avant que Tia ne la prenne... Et elle sera surveillée plus régulièrement, ajouta-t-il en voyant mon regard interrogateur, ce qui nous fit sourire tous les deux.

— Je ne comprends pas, dis-je en regardant mon corps qui semblait intact. Pourquoi ne m'est-il pas arrivé quelque chose de similaire à Tia ? Lorsqu'il a soufflé dans la corne, il a perdu petit à petit des morceaux de lui-même. Je n'ai pas l'impression que ce soit le cas chez moi. C'est même plutôt l'inverse. Mais peut-être est-ce parce que je n'ai utilisé le coquillage qu'une seule fois.

— Je ne sais pas. Peut-être aussi est-ce parce que Tia s'est servi de la corne pour lui-même et non pas pour les autres. Toi, tu l'as fait de manière désintéressée.

— Était-ce vraiment le cas ?

— Tu as enlevé ton respirateur à des dizaines de kilomètres de la source d'oxygène la plus proche pour souffler dans cette corne. Je trouve que ça en dit assez. Allez, viens, on t'attend.

— Qui ça, on ?

— Tout le monde. Viens, suis-moi !

Lon quitta la pièce et, après quelques secondes de réflexion, je sortis derrière lui. Nous nous retrouvâmes dans les longs couloirs blancs d'Osseani, et je me dis que, durant les années qui me restaient à vivre ici, j'allais leur enseigner tout mon savoir en termes de décoration. Savoir qui se résumait aux quelques émissions de déco qui passaient à la télé, autant dire pas grand-chose. Mais j'avais bon espoir que d'ici quelques temps les murs ne soient pas tous complètement blancs et lisses.

Nous arrivâmes rapidement à la grande salle circulaire du trône. S'y trouvaient les Hu'daï déjà présents lors de ma première visite et parmi eux, bien sûr, Yen. Lorsque je la vis, un petit stress m'envahit. Qu'allait-elle encore me dire ? Elle trouverait forcément quelque chose à me reprocher.

— Ah ! Vous voilà réveillée ! Me dit-elle lorsqu'elle m'aperçut.

Tous les Hu'daï se turent et me regardèrent avec un air indéchiffrable sur leurs visages. Nous nous arrê tâmes à quelques pas de celle qui gouvernait Osseani. Yen, son éternel sourire glacial sur les lèvres, plongea ses yeux violets dans les miens, et j'eus à nouveau l'impression qu'elle fouillait mon âme. Elle ne dit rien pendant de longues secondes et, d'un seul coup, son visage se transforma. Son sourire devint chaleureux et ses yeux rieurs. Elle s'approcha de moi, posa ses mains sur mes épaules et colla son front au mien. Cela me fit un bien fou et me détendit. Ce geste, que j'avais déjà vu entre Yen et Lon, et que Mar avait fait lorsque je flottais dans le grand vide, était l'équivalent d'une étreinte chez les Hu'daï. Je mis mes mains sur les épaules de Yen et appuyai aussi mon front contre le sien, acceptant cette preuve d'amitié qu'elle me faisait.

— Merci, me murmura-t-elle. Pour la corne, pour Aktopas... et pour Mar.

— Je n'ai rien pu faire, soufflai-je. Je n'ai rien pu faire.

— Je le sais. Nous le savons tous. Mar et Lon nous ont transmis des informations régulièrement. Nous vous avons vu sur la colline,

retenant Mar. Lorsque vous lui avez pris la main... elle n'a plus eu peur de tomber. Elle vous faisait confiance. Je vous fais confiance.

Je me mis à pleurer, puis les vannes s'ouvrirent et je me mis à sangloter. Yen resta contre moi, et je sentis deux autres mains se poser sur mes épaules, derrière moi. Lon. Il posa son front sur ma tête et se mit lui aussi à pleurer doucement. D'autres mains se posèrent sur mes bras, et je fus bientôt entourée de Hu'daï. Je me sentis comme en communion avec tous ces êtres qui m'entouraient, et cela me fit le plus grand bien.

— Je suis désolée, dit Yen en se défaisant de son étreinte, imitée par les autres. J'avais tellement de préjugés à votre égard, à celui de votre peuple, et je me suis rendue compte que j'avais tort.

— On n'est pas parfaits, certains d'entre nous font des choses horribles, mais d'autres essayent de faire du mieux qu'ils peuvent. Comme chez les Hu'daï, ajoutai-je après un temps.

Yen sourit.

— Comme les Hu'daï, en effet.

— Mais nous aurons tout le temps pour apprendre à nous connaître et à nous estimer maintenant, n'est-ce pas ?

— Peut-être... mais je ne crois pas.

— Pourquoi ça ? Demandai-je en fronçant les sourcils.

— Vous pouvez rester ici, à Osseani, si vous le souhaitez. Nous vous accueillerons à bras ouverts cette fois-ci et vous ferons découvrir notre monde, nos coutumes, notre façon de vivre. Et, de la même façon, vous pourrez nous apprendre qui sont les humains. Mais vous pouvez aussi rentrer chez vous dès maintenant.

— Vous me laissez partir ? Vous n'avez plus peur que je parle de vous à tout le monde ? Que votre existence soit dévoilée à mon peuple ?

— Nous ne faisons pas encore confiance aux humains, mais nous vous faisons confiance à vous. Nous avons vu celle que vous êtes, et nous savons que nous n'avons rien à craindre de votre part.

— Il y a un piège quelque part ?

— Non, aucun... Enfin, bien sûr, si vous parlez, nous serons obligés de remonter à la surface et de vous éliminer...

Je me raidis un instant puis, voyant la lueur d'espièglerie dans le regard de Yen, je me détendis : c'était une tentative d'humour, mais

je m'abstiendrai de lui dire qu'elle était un peu ratée.

Je regardai autour de moi et m'approchai du jardin aquatique. Cet univers était si différent du mien. J'avais envie de le découvrir, de nager dans le parc aquatique au milieu des tortues fluorescentes, d'apprendre à connaître plus en profondeur les Hu'daï... de comprendre pourquoi ils aimaient tant les murs blancs. Et puis, je voulais briser, au moins un peu, les clichés qu'ils avaient sur les êtres humains. C'était là une bonne occasion de leur montrer que nous aussi nous savions créer de belles choses, que la beauté, l'amour et la compassion faisaient aussi partie de nous.

En même temps, la terre me manquait déjà. Je savais que je ne pourrais pas vivre sous l'eau toute ma vie, c'était impossible. J'avais envie de remonter, de revoir le soleil, de refaire de la planche. J'avais envie de m'ouvrir enfin aux autres, de continuer mon évolution et de la partager avec les miens.

J'avais le choix. Mais pourquoi choisir quand je pouvais faire les deux ? J'avais trois semaines de vacances devant moi et je n'avais pas prévu de faire grand-chose à part de la planche à voile. Et maintenant que tout mon matériel était parti à la dérive, mon planning était vide. Je souris. J'allais passer mes vacances à Osseani.

Épilogue

Il était bien, calme et apaisé. Le réveil n'avait pas été des plus agréables. Comme à chaque fois. Mais au moins maintenant, ça ne le grattait plus, et il avait trouvé une position plus confortable. Il n'avait que peu de souvenirs de son réveil, parce qu'il n'avait pas duré très longtemps et que son esprit n'avait pas eu complètement le temps d'émerger, mais il lui avait semblé avoir vu deux petits êtres nager à côté de lui. Il espéra qu'ils allaient bien et qu'il ne leur avait pas fait de mal. Ils étaient si petits qu'ils en étaient presque invisibles, et un coup de tentacule était vite parti. Il se rassura en se disant que l'un d'eux avait eu la corne entre ses mains et l'avait rendormi. Aktopas remercia cette créature arrivée à point nommé et replongea avec délice dans les rêves merveilleux qui s'ouvraient à lui.

Remerciements

Merci à Marie-Christine et à Anaïs, mes premières lectrices de choc. Merci pour vos retours toujours pertinents qui m'ont aidée à avancer et qui m'ont motivée. Merci pour votre enthousiasme ! Si ce roman existe aujourd'hui, c'est aussi grâce à vous !

Merci GMD pour tes corrections, tes notes et tes propositions, « lesquelles » sont venues enrichir mon texte.

Merci aussi à ma famille pour son soutien durant toutes ces années !